

# JOURNAL HELVETIQUE

OU

## RECUEIL

DE PIÈCES FUGITIVES DE  
LITTÉRATURE CHOISIE;

DE POÉSIE ; DE TRAITTS  
*d'Histoire , ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse , que des Païs Etrangers.*

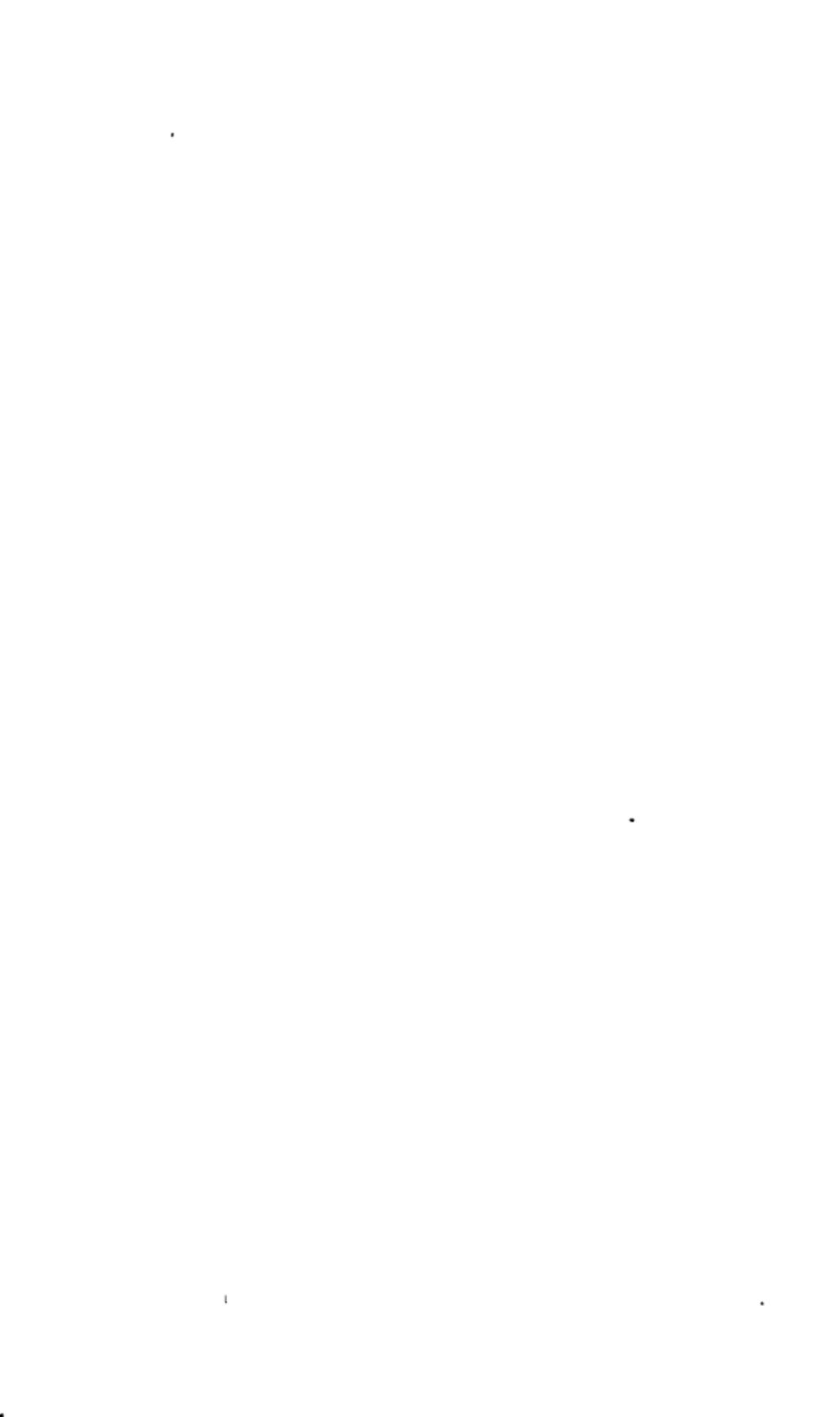
DEDIE AU ROI.

SEPTEMBRE 1744.



A NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES 1744.





tons, fera rire un jour la Postérité quand elle en verra seulement la figure.

Le Hazard m'a fait trouver une petite Composition sur cette matiere, qui paroît avoir été inconnue à l'Anonyme. Je repassois quelques Volumes de la *République des Lettres*, Ouvrage que l'on relit toujours avec un nouveau plaisir. L'Habile Journaliste y donne un Extrait fort curieux de quelques Conversations de Mlle. de Scuderi, qui ont paru sous le titre de *Morale du Monde* \*. Un de ces Entretiens roule sur la Mode. *La Conversation sur la Tiranie de l'Usage, est fort jolie*, dit le Journaliste. *On y voit des Réflexions fort sensées sur les Modes, & sur la nécessité de ne point brusquer leur caprice.* Ce raport avantageux m'a fait naître l'envie de voir l'Ouvrage même. Il m'a paru tel que le Journal l'a représenté, c'est à dire qu'on y voit beaucoup de délicatesse d'esprit & un grand usage du Monde. Come ces petits Livres du Siècle passé ne sont plus comuns aujourd'hui, j'ai crû que je ne ferois pas mal d'en tirer quelques endroits, & de les placer ici come un Supplément aux Remarques précédentes sur la singularité des Modes.

Ce que Mlle. de Scuderi a publié sur la *Tiranie de l'Usage*, elle l'a donné come le  
résul-

\* Baile, Rep. des Lettres, Juillet 1686. p. 245.

résultat d'une Conversation entre quelques Dames de mérite, & deux ou trois Messieurs d'un Esprit fort cultivé. Cependant dans le petit Extrait que j'en vai doner, je croi pouvoir laisser la forme du Dialogue, je veux dire ne l'y point faire paroître. Le Caractère des Persones qui parlent, ne m'a pas paru nécessaire ici pour bien juger de leur manière de penser.

Une Dame de qualité, de quelque Province de France, étant venue à Paris, eut la curiosité de voir les Maisons Roïales. Elle ne songeoit presque pas à voir le *Louvre*, le regardant come une ancienne Beauté négligée. On lui représenta cependant qu'elle avoit tort de l'oublier, & on l'y conduisit. Quand elle fut dans l'Appartement des Bains, elle y vit une longue suite de Portraits de Rois de France & d'Espagne, & d'un grand nombre de Reines & de Princesses de ces deux Cours. Elle fut fort étonnée de l'extrême diversité de leurs Habits; & voici la Réflexion qu'elle fit là dessus, après avoir quité le Louvre.

*Je ne puis assez marquer ma surprise, dit elle, de l'excessive & bizarre diversité des Habillemens que nous avons vus, car enfin il me parroit qu'en inventant une Mode en quelque Siècle & en quelque Nation que ce soit, on a dû se proposer pour but qu'elle fut avantageuse,*

Et pour les Persones de qualité, qu'elle allât jusqu'à la magnificence; mais bien loin de là, parmi les Peintures que nous venons de voir, il y a des Habits si ridicules que les plus belles Persones paroissent presque laides. On demande donc comment on a pu inventer de si bizarres Habillemens, & comment on a voulu suivre ceux qui les ont imaginez? La Réponse est que la Tiranie de l'Usage a fait cela, en dépit du Bon Sens. Il n'y a point d'autorité si puissante & si universelle que la sienne. En effet tout le Monde lui cède. Les Sages lui résistent quelque tems, & se rendent les derniers; mais ils se rendent enfin, & ils ne seroient pas même sages de lui résister toujours. Horace a dit que l'Usage est le Maître absolu qui gouverne le Monde\*.

Quelque défavantageux que soit un Habit, dès que la Mode a prononcé en sa faveur il faut s'y soumettre, & l'on tomberoit dans le dernier mépris si l'on s'opiniâtroit à être singulier dans son Habillemen, quelque avantageux qu'il pût être. Une de ces Dames prouva cette Thèse par cet exemple. „ Si un Courtisan s'avisoit de porter un de ces Chapeaux longs & exhaussés, mais

Ufus  
 Quem penes arbitrium est, & jus & norma,  
 Ars Poetic. Vers 71.

5, mais à petit bord, que j'ai vû à des Ba-  
 ,, lets, avec des Aigrettes toutes droites,  
 ,, des Plumes de Héron, un Cordon de  
 ,, demi pié de large, de grosse Broderie  
 ,, d'Or & de Perles; on se moqueroit de  
 ,, lui, quoi que cela le fit paroître plus  
 ,, grand. Et qui verroit au contraire, por-  
 ,, ter des Toques plates, des Toques ron-  
 ,, des, & d'autres encore montrer leur  
 ,, Tête chauve, come on en remarque dans  
 ,, ces anciens Portraits que nous venons  
 ,, de voir, on passeroit pour extravagant.

On remarque encore dans ces Peintures,  
 come une singularité, que de tems en tems  
 les Dames ont voulu imiter les Homes.  
 On en voit qui ont des Fraises aussi bien  
 qu'eux. Cependant c'étoit une Mode très  
 incomode, sur tout en Eté. Mais il y a  
 longtems que les Femmes ont sù se deli-  
 vrer de cette incomodité, sur tout celles  
 de Venise, qui vont le Sein entièrement  
 découvert. Pour les Espagnoles elles ont  
 les Epaules toutes nues, belles ou laides,  
 mais elles ont des Manches si longues &  
 si étroites qu'on ne fait jamais si elles ont  
 les Bras beaux.

Dans cet Entretien on opose à ces Gor-  
 ges & à ces Epaules nues la modestie des  
 Femmes de l'Orient. L'Habit le plus mo-  
 deste est celui des Sultanes du Serrail du

Grand Seigneur, car on leur voit fort peu de Cheveux, elles ont la Gorge cachée, & n'ont jamais les Bras découverts. Toutes les autres Turques, outre tout ce que l'on vient de remarquer, sont encore voilées.

Après cette petite digression, on revient encore à ces Peintures du Louvre, qui ont été l'occasion de la Conversation sur la *Tiranie de l'Usage*. Les Ornemens de tête avoient attiré sur tout leur attention. „ Ce „ qui m'étonne le plus, dit la Dame Etran- „ gère, c'est la diversité des Coëfures, car „ tantôt on ne voit presque pas de Che- „ veux, tantôt on en voit de tout droits „ qui laissent voir les Oreilles, ce qui n'est „ pas toujours un fort bel objet; tantôt „ on ne porte que ses propres Cheveux; „ une autre Mode vient en suite qu'on „ n'en porte que d'empruntez, ajustez „ avec un art qui n'imité point la Na- „ ture.

La Conclusion sur tous ces Portraits du Louvre, fut que si la comodité se trouvoit à tous ces Habillemens antiques, on les passeroit aux Femmes des Siècles passez, mais que leurs Modes paroissent le plus souvent très incomodes. Leurs *Vertugadins*, par exemple, étoient les plus bizarres Machines du Monde. On remarque en finis-  
sant

fant cet Article, qu'on en garde encore quelque usage en Espagne.

Si Mlle. de Scuderi eut vécu douze ou quinze Ans de plus, elle ne nous auroit pas renvoïé en Espagne, pour voir encore quelques restes de ces embarrassantes Machines. Nous ne rencontrons plus autre chose aujourd'hui en nôtre Chemin, & nous somes continuellement obligez de nous détourner pour les laisser passer. Mais il étoit difficile que cette Dame poussât sa Course jutqu'à l'Epoque de la renaissance des *Paniers*. Elle est morte au comencement de ce Siécle, en aiant presque vécu un entier, car elle a ateiint l'age de 94. ans. Si elle n'a pas vû ce Phénomène extraordinaire reparoître sur l'Horison, son long âge l'a mise en état de voir quantité de Modes différentes & singulières se succéder les unes aux autres.

Il ne faut pas omettre l'Article des *Mouches*, que l'on trouve dans cet Entretien. Il est si bien tourné que je ne doute pas qu'on ne le voïe ici avec plaisir. „ Il y „ a une Tiranie de l'Usage qui est parti- „ culière à la France, & a quelques Etats „ voisins, & qui selon toutes les aparences „ durera toujours; c'est celle de mettre „ des *Mouches* sur le Visage des Belles. „ L'Antiquité ne l'a jamais connu, l'A- „ sic

„ sie & l'Afrique ne le conoissent pas en-  
 „ core.

Il me semble qu'on ne devoit point ci-  
 ter ici l'Afrique. Les Mouches noires ne  
 conviennent guère aux Beautés Africaines.

„ Cet Usage, qui est si universel aux lieux  
 „ où il a été établi, n'a nul fondement  
 „ en la Nature. Il y a aparence que la pré-  
 „ mière *Mouche*, de cette espèce, fut mise  
 „ pour cacher quelque légère rougeur du  
 „ teint de quelque belle Personne, & que  
 „ son Miroir lui aiant dit que le noir en  
 „ relevoit la blancheur, elle en mit ensui-  
 „ te sans nul sujet; desorte que cette pré-  
 „ mière *Mouche* en a produit des millions.  
 „ Pendant quelque tems les Mères sévè-  
 „ res voulurent s'oposer à cet Usage; les  
 „ Prédicateurs parlerent contre; mais enfin  
 „ l'Usage est demeuré le Maître absolu,  
 „ & elles sont en paisible possession de  
 „ toutes les Beautez de la plus belle partie  
 „ de l'Europe. Pour porter la passion des  
 „ *Mouches* aussi loin qu'elle peut aller, on a  
 „ inventé certaines Coëfes semées de *Mou-*  
 „ *ches* volantes, en faveur de celles qui  
 „ n'osent en porter d'apliquées sur leur  
 „ Visage; & de cette manière les *Mou-*  
 „ *ches* règnent encore plus paisiblement.

Voilà une jolie Histoire des *Mouches*, qui  
 en même tems en fait la Critique d'une  
 manière fort délicate.

Les Mouches règnent en Angleterre comme en France. Mais je ne fai si l'on peut dire quelles y *règnent paisiblement*. Outre leur destination naturelle, je veux dire celle de relever la blancheur du teint, on les y emploie encore à un autre usage. Croiroit-on qu'on les fait servir à une espèce de Déclaration de Guerre? C'est une sorte de Pavillon ennemi, que l'on arbore dans certaines occasions. *Le Spectateur* nous décrit fort plaisamment qu'il est arrivé quelquefois à l'Opéra de Londres, où dans quelque autre Spectacle, qu'on distinguoit de quel parti étoit une Dame à la manière de placer ses Mouches. On faisoit le discernement des Visages *Wighs* ou des *Torris*, suivant que les Mouches étoient situées, ou au côté droit, ou au côté gauche du Visage. Pour celles qui étoient placées indifféremment, & sans aucune affectation, elles marquoient la Neutralité.

„ J'ai ouï dire, ajoute le *Spectateur* ;  
 „ que plusieurs Matrones vertueuses, qui  
 „ croioient autrefois que cette manière ar-  
 „ tificielle de se tâcher le visage, étoit illé-  
 „ gitime, l'approuvent aujourd'hui, & que  
 „ par un principe de zèle pour leur Cau-  
 „ se, elles suivent une Mode, que le soin  
 „ de leur beauté n'avoit jamais pû leur  
 „ imposer. De semblables hostilitéz entre  
 „ les

„ les Dames, me font souvenir de ce que  
 „ *Stace* dit de la Tigresse,

„ *Qualis ubi audito Venantium murmure Tigris*  
 „ *Horruit in Maculas.*

„ Elles ressemblent à une Tigresse, qui à l'ouïe  
 „ du bruit que font les Chasseurs, fremit de  
 „ rage, & dont la peau se couvre de nouvel-  
 „ les taches\*.

Ces traits paroissent un peu vifs; mais ils partent d'un bon principe. Le Sage Auteur de cet Ouvrage périodique vouloit guérir par là les Dames Angloises de leur furieux Esprit de parti, qui convient si peu à leur Sexe.

Mlle. de Scuderi continuant son sujet, marque encore plus de zèle contre le *Fard*, que contre les *Mouches*. Il est vrai qu'elle fait grace au *Rouge*, pourvû qu'il soit employé sobrement. „ Le *Rouge* dont les Dames se servent, dit-elle, a plus de fondement que les *Mouches*, car quand il est bien mis, il imite du moins la Nature; mais pour être bien, il faut qu'on ne s'en aperçoive pas. „ Voïa une sage Maxime que les Dames de France devroient faire écrire en Lettres rouges, ou plutôt en Lettres d'or sur un Tableau à côté de leur Miroir. „ Pour le *Fard*, continue-t-elle,

„ OIB

\* Le Spectateur, Tom. I. Disc. EXIV.

„ on ne sauroit s'empêcher de dire, qu'u-  
 „ ne Femme fardée est un Objet fort dé-  
 „ sagréable. Il y a cependant des Païs où  
 „ la Tiranie de l'Usage l'a établi, come  
 „ en Espagne, quoi que ce soit la plus  
 „ dangereuse coutume du Monde, car le  
 „ *Fard* vieillit avant l'âge, toutes celles qui  
 „ en mettent long-tems. Le dessein qu'el-  
 „ les ont de plaire n'a garde de réssir,  
 „ car elles font mal au cœur. Je ne com-  
 „ prens pas coment l'Usage à pû s'en éta-  
 „ blir, car le *Fard* est également détesté  
 „ des Maris & des Amans, & de quicon-  
 „ que a de la raison.

Quoi que cette Censure soit fort vive,  
 le célèbre *La Bruière* semble l'avoir pris sur  
 un ton encore plus haut. „ Si les Fem-  
 „ mes, dit-il, veulent seulement être bel-  
 „ les à leurs propres yeux, & se plaire à  
 „ elles-mêmes, elle peuvent sans doute,  
 „ dans la manière de s'embellir, dans le  
 „ choix des ajustemens & de la parure,  
 „ suivre leur goût & leur caprice; mais  
 „ si c'est aux Homes qu'elles desirent de  
 „ plaire, si c'est pour eux qu'elles se far-  
 „ dent ou qu'elles s'enluminent, j'ai re-  
 „ cueilli les voix, & je leur prononce de  
 „ la part de tous les Homes, ou de la plus  
 „ grande partie, que le Blanc & le Rouge  
 „ les rend afreuses & dégoûtantes; que le  
 „ Rou-

„ Rouge seul vieillit & les déguise, qu'ils  
 „ haïssent autant à les voir avec de la Ce-  
 „ ruse sur le Visage qu'avec de fausses Dens  
 „ en la bouche, & des Boules de Cire  
 „ dans les Machoires \*.

Outre la beauté des Citations qu'on peut emprunter de cet Auteur, je me suis déterminé d'autant plus volontiers à transcrire celle-ci, qu'on s'est aperçû depuis quelque tems que son excellent Ouvrage est un peu oublié. Il fut reçû avec avidité dès qu'il parût; Et après un certain nombre d'années on l'a laissé à quartier. On en donne une raison assez singulière; c'est qu'aujourd'hui les Originaux qu'il a si bien caractérisés sont tous morts, & qu'on n'a plus le plaisir mâlin de faire des applications.

Revenons aux Visages enluminez. Avant de quitter ce sujet Mlle, *de Scuderi* fait paroître sur la Scène les Gens du Canada, & de quelque partie des Indes, où les Peuples se peignent, ou pour mieux dire, se barbouillent de blanc, de rouge, & d'autres couleurs. On prononce la dessus que *c'est un des plus bizarres états de la Tyrannie de l'Usage, & que ce sont des Barbares qui le suivent.* Mais cette Sentence n'est-elle point prononcée un peu trop vite?

Cette manière d'envisager les Modes anciens

\* Mœurs de ce Siècle, Chap. des Femmes.

ciennes, le ridicule que l'on y trouve après un certain nombre d'années, a fort embarrassé les Peintres, & les a jettés dans une grande perplexité. Les François voyant que les Modes sont si inconstantes chez eux n'ont plus osé habiller leurs Portraits à la moderne. Leurs Peintres ont pris le parti de doner aux Persones qu'ils peignent, des ajustemens d'imagination & de caprice, pour les garantir par là des railleries des Générations suivantes.

Mais cet usage, qui paroît d'abord un expédient heureusement imaginé, ne laisse pas d'avoir contre lui de fortes raisons. On lui oppose donc que les Modes sont essentielles aux Portraits, qui faisant partie de l'Histoire, doivent être fidèles en toutes choses. Nous serions bien fâchez aujourd'hui de voir dans les Médailles, dans les Bas reliefs, & dans les autres Ouvrages antiques, les Romains vêtus d'autres Habits que de ceux qu'ils portoient. Nous trouverions absurde qu'ils fussent habillez dans leurs Portraits, à la Grèque, come nous le sommes souvent dans les nôtres, à la Romaine. Pour le ridicule qu'on trouve à certaines Modes surannées, c'est là une petiteffe d'esprit. Tout Home de bon sens jugera des choses par raport à leur tems, & non pas par nos usages modernes.

nes. Dans la Peinture, on doit regarder come une sorte d'instruction, que dans tel & tel Siècle, on portoit des Colets montez, & dans un autre des Fraises, des Chaperons, des Ailerons aux manches, des Toques, des Cheveux courts, des Pourpoints tailladez, des Colets de point coupé ou à languette, & plusieurs autres Modes de ce genre. On peut, si l'on veut, regarder présentement ces anciens Portraits come des Objets divertissans, mais il faut convenir en même tems que c'est là un divertissement utile & instructif. Outre ces raisons on alègue encore de bones autorités. Les *Titien*, les *Raphaël*, les *Paul Véronèse*, les *Caraches*, & tous les autres grands Peintres, n'en ont pas usé autrement. Ecoutez encore là dessus l'ingénieux *la Bruitière* dont le Sufrage doit être d'un grand poids.

„ Ces mêmes Modes que les Homes sui-  
 „ vent volontiers pour leurs persones, dit-  
 „ il, ils affectent de les négliger dans leurs  
 „ Portraits, come s'ils sentoient, ou qu'ils  
 „ prévissent l'indécence & le ridicule qu'  
 „ elles peuvent tomber, dès qu'elles au-  
 „ ront perdu ce qu'on apelle la fleur ou  
 „ l'agrément de la nouveauté. Ils leur  
 „ préfèrent une Parure arbitraire, une Dra-  
 „ perie indifférente; fantaisies de Peintre  
 „ qui ne sont prises ni sur l'air, ni sur le

Vifa-

55 Visage, & qui ne rapellent ni les Mœurs  
 „ ni la Personne \*.

Outre ce que Mlle de *Scuderi* avoit publié sur la Tirannie de la Mode, l'Anonyme auroit pû encore faire usage d'un agréable jeu d'imagination du *Spéctateur*, qui a proposé au Public un Projet pour conserver les Modes anciennes \*\*. Je vai en rapeler ici quelques traits.

Il voudroit donc qu'on bâtit un Edifice exprès pour y conserver les Modes, de même qu'il y a des Cabinets de Médailles, & d'autres Curiositez. Cet Edifice seroit divisé en deux Apartemens, un pour chaque Sexe, garnis l'un & l'autre de Tablettes, sur lesquelles on mettroit des Boëtes, qui contiendroient le détail avec tous les termes propres des Modes, rangées dans le même Ordre que les Livres d'une Bibliothèque. D'ailleurs on y verroit des Poupées sur des Piédestaux, habillées selon les différentes Modes qui ont été en vogue, & sur chaque Piédestal on marqueroit le tems auquel chaque Mode a fleuri, Pour avoir soin de toutes ces choses, il faudroit établir un *Garde-Magasin*, qui fut un Gentilhomme expert dans la manière de se mettre ; Et cet Emploi doneroit une subsistau-

O

ce

\* Mœurs de ce Siècle. Chap. de la Mode.

\*\* Le Spéctat. Tom. V. Disc. XXI.

ce honorable à quelque Damoiseau qui auroit dépensé tout son bien à suivre les Modes.

Le *Spéctateur* indique ensuite plusieurs avantages qui reviendroient de cet Etablissement. Je n'en rapporterai que ces deux, renvoyant pour les autres à l'ouvrage même.

„ Au lieu que plusieurs Savans, qui auroient pû rendre de grands services au Public, ont employé de longues & pénibles recherches, avec une profonde littérature, à nous expliquer & décrire les Habillemens des Anciens sur quelques Passages obscurs, ils seront délivrez à l'avenir de cet embarras, & le Monde ne gémira plus sous le poids de leurs gros & inutiles Volumes. En éfet nôtre Magasin sera une espèce d'Archives, qu'on pourra consulter pour l'intelligence de ces endroits obscurs, & l'on ne s'en fierá plus aux Etimologies Savantes, qui pourroient insinuer à ceux qui viendront après nous que le *Vertugadin* n'étoit en usage que parmi les Dames vertueuses, & que le *Falbala* ne servoit qu'à la Danse & au Bal.

„ Autre usage du Magasin des Modes.  
 „ Les Persones fort agées critiquent d'ordinaire l'extravagance des Modes qui règnent à la fin de leurs jours, & elles  
 grou-

„ grondent leurs Enfans de ce qu'ils les  
 „ suivent. Mais il y a lieu de se flater  
 „ qu'elles reviendront de cette humeur  
 „ chagrine, lors qu'on pourra tirer de nô-  
 „ tre Magasin les Modes qui étoient en  
 „ vogue dans leur jeunesse, & les produi-  
 „ re pour nôtre justification. Il sera aisé  
 „ de leur faire voir qu'il n'en coutoit pas  
 „ moins sous la Reine *Elizabeth*, pour blan-  
 „ chir & goderoner une Fraise, qu'il en  
 „ coute aujourd'hui pour nos Cravates ou  
 „ pour nos Fichus.

Il me semble que le *Spectateur* s'est con-  
 tenté d'ataquer le ridicule de certaines Mo-  
 des, & qu'il n'a rien dit de quelques autres  
 qui peuvent passer pour immodestes. Dans  
 un Ouvrage aussi moral, on se seroit aten-  
 du à trouver aussi un Discours sur cet arti-  
 cle. Cet ingénieux Auteur auroit-eu un  
 beau champ. Dans le tems que ses Feuil-  
 les paroissent, les Dames Angloises fai-  
 soient un grand étalage de leur Gorge, &  
 elles découvroient autant leurs Epaules que  
 les Espagnoles de Mlle de *Scuderi*. Si les  
 Matrones Angloises avoient repris cette in-  
 décence dans leurs Filles, je doute qu'elles  
 eussent pû trouver dans le *Magasin des Mo-  
 des*, dequoi la justifier. Il seroit à souhaiter  
 que quelque autre Ecrivain de ce genre su-  
 pleât à cette omission du *Spectateur*, & nous

212 JOURNAL HELVÉTIQUE  
donât les Réflexions sur l'immodestie des  
Habits.

Il pourroit comencer par les Robes flottantes. Quand elles comencèrent à s'introduire, on en parut blessé, & ce n'étoit pas sans quelque fondement. On a toujours regardé come immodestes les Habits négligemment ferrez, ou sans ceinture. Parmi les Romains, la Ceinture étoit le signe de la Modestie. Aussi les Païens, quoi que peu scrupuleux sur la Chasteté, peignoient ils leur *Diane*, portant toujours une Ceinture; & c'étoit chez eux la Déesse de la Pureté.

Il y a des gens qui mettent la Chaussure moderne des Dames à peu pres au même rang que les Robes flotantes. Ils sont fort blesez de les voir toujours en Mules, & jamais chaussées. Ils trouvent là dedans quelque chose de plus que de la nonchalance. Cette Mode leur paroît indécente.

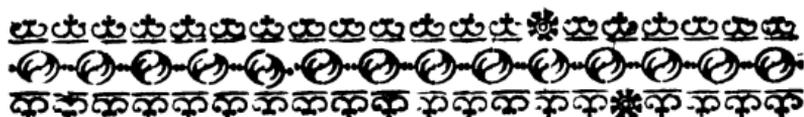
Je m'arrête sur cette matière délicate. Si j'entrois dans un plus grand détail, je pourrois me brouiller avec le Beau Sexe. Je ne dirai donc plus rien de mon chef. Je vai seulement transcrire ici la manière dont un habile Moraliste, qui avoit un grand usage du Monde, réfutoit les pretextes des Dames de France pour excuser leur im-

immodestie. Il ne s'en tient pas uniquement aux Habits. Il touche aussi quelques autres usages que la bone Morale ne sauroit permettre.

„ Quand nous avançons, dit il, que  
 „ les yeux modestes souffrent de la ma-  
 „ nière de se mettre des Dames d'aujourd'hui,  
 „ elles nous disent pour se justifier  
 „ qu'il n'y a que des gens d'un autre  
 „ monde qui fassent ces difficultez, qu'on  
 „ n'a nulle mauvaise intention dans ces  
 „ sortes de parures, qu'on y a droit par  
 „ la Coutume établie, & qu'il seroit ri-  
 „ dicule de vouloir se distinguer des au-  
 „ tres. Vous avez donc recours à la  
 „ Coutume & à la nécessité qu'elle sem-  
 „ ble vous imposer. Mauvaise ou non,  
 „ dites-vous, vous ne l'avez pas établie.  
 „ Il faut vous rendre ridicules, ou sui-  
 „ vre la Loi. Quoi! Parce que des Fem-  
 „ mes légères & peu sentées, ont entre-  
 „ pris depuis environ cinquante ans, d'a-  
 „ ller seules & sans témoins où il leur  
 „ plait, & de se faire servir par des Va-  
 „ lets de leur âge, de s'habiller à leurs  
 „ yeux, de n'user d'habits sérieux qu'aux  
 „ jours de Cérémonie, & de passer les  
 „ autres jours envelopées plutôt que vé-  
 „ tues d'habillemens négligez, & de re-  
 „ cevoir dans cet Habit indécent, les Vi-

„ sites les plus suspects, un usage si  
 „ scandaleux devra-t-il être autorisé ?  
 „ Qu'auroient dit nos Pères d'un sem-  
 „ blable usage ? Direz-vous encore pour  
 „ vous justifier, que la pudeur du Sexe  
 „ est maintenant plus en sûreté qu'autre-  
 „ fois, que la Vertu est moins fragile ?  
 „ Contentez-vous de dire pour vous ex-  
 „ cuser, que ces Réflexions vous font  
 „ nouvelles, que jamais vous n'y avez  
 „ fait attention, & que la manière dont  
 „ vous avez été élevée vous a fermé les  
 „ yeux à cette indécence.





## III<sup>me</sup>. DIALOGUE

*Sur l'Immortalité de l'Ame.*

**A**idez-moi à me tirer de peine, Mon cher Ariste; je suis poursuivi depuis deux jours par un Faiseur d'Objections, qui cherche à ébranler ma Foi sur l'Article de l'Immortalité de l'Ame.

Il vous rendroit assurément un fort mauvais office, s'il en venoit à bout, *répondit Ariste*, car il vous ôteroit l'idée la plus consolante que vous puissiez avoir: *Cicéron* du moins ne lui en auroit pas sù bon gré, puis qu'il déclare que s'il se trompe dans l'espérance qu'il a de l'Immortalité, il est bien aise de se tromper, & qu'il ne souffrira pas qu'on le défabule jamais: *Car*, ajoute-t'il, *si en mourant on perd tout sentiment, come quelques peitts Philosophes le prétendent, je ne crains pas qu'au sortir de cette Vie, ces Philosophes viennent se moquer de mon Erreur.*

Je conviens, *dit Timante*, que rien n'est plus réjouissant que l'idée d'une Vie à venir: Mais il ne s'agit pas de savoir si cette idée est agréable & flateuse; il s'agit d'exami-

ner si elle est bien fondée, si nous avons de bones raisons d'espérer une autre Vie? J'atens, Mon cher Ariste, que vous aurez la bonté de me comuniquer là dessus les preuves qui vous ont persuadé. Je sai que vous avez étudié avec soin cette importante Matière, & je vous ai même souvent oui dire, que la considération de l'Immortalité de l'Ame étoit pour vous la plus grande consolation dans vos disgraces, & le plus puissant motif pour vous porter à la Vertu.

Il est vrai, *repartit Ariste*: L'avenir est l'objet de mes plus chères espérances, & je n'y pense jamais que je ne souhaite d'y penser toujours. Jugés par là, Mon cher Timante, du plaisir que je me fais de satisfaire à vôtre demande: M'entretenir sur l'Immortalité de l'Ame, & avoir cet Entretien avec vous, c'est pour moi un sujet de joie, que je ne saurois bien exprimer.

J'y gagnerai plus que vous, *reprit Timante*, car si c'est pour vous un agrément, ce sera pour moi l'utile & l'agréable. Mais, Mon cher Ariste, j'ai une véritable impatience de vous entendre.

Come tout ce que nous voïons de l'Homme, *comença à dire Ariste*, tout ce qui constitue cette Machine admirable qu'on appelle son Corps; come dis-je tout cela se déränge  
&

& est réduit à quelque peu de pouffière, il est d'abord nécessaire de faire voir que nôtre Ame n'a rien de corporel; d'où il suit que la destruction du Corps n'emporte point celle de l'Ame.

La première preuve qui se présente à mon Esprit est, que si nôtre Ame étoit quelque chose de corporel, nous n'aurions pas tant de peine à la concevoir, nous ne ferions pas tant d'efforts inutiles pour nous la représenter. Si l'on n'avoit pas pû atraper au juste sa grandeur, sa figure, sa situation; du moins auroit-on conçu quelque chose d'étendu, de figuré d'où sortoit la pensée: Mais le malheur est que dès qu'on veut se représenter l'Etre pensant, l'idée d'Etre matériel s'évanouit. Il semble que ces deux idées se fuient l'une l'autre; & c'est de là que je tire une nouvelle preuve pour la spiritualité de l'Ame: Car puis que toutes les idées que nous avons du Corps ne servent point à expliquer la nature de l'Ame; puisque toutes nos Etudes physiques, ne nous aprennent pas qu'il y ait une combinaison de parties qui puisse produire la faculté de penser; puis que les idées d'étendu, divisible, condensé, raréfié, chaud ou froid, noir ou blanc n'entrent point dans l'idée de ce qui pense, il sensuit nécessairement, que ce qui pense n'est ni étendu.

étendu, ni divisible, ni condensé, ni raréfié, ni chaud, ni froid, ni noir, ni blanc; en un mot qu'il n'est du tout point come le Corps.

Et que l'on ne s'imagine pas qu'une Matière agitée & subtilisée soit toute autre chose que la Matière crasse, come si l'Air, par exemple, aprochoit plus du spiritüel que les Pierres. L'essence de l'Air est la même que celle des Pierres: L'une & l'autre consiste également dans l'étendue, la divisibilité &c.; & toute la différence qu'il y a, c'est que les parties de l'Air sont minces & agitées; au lieu que les parties des Pierres sont plus grosses & mieux accrochées les unes aux autres. Or est il croiable qu'en divisant la Matière en particules; qu'en l'agitant de plusieurs façons, on puisse lui doner des pensées & la rendre propre aux Réflexions & au Raisonnement? Quoi! Quelques degrés de vitesse de plus ou de moins feront un Etre Intelligent de ce qui ne l'étoit point? Encore un petit mouvement, encore une petite diminution dans des parties de la Matière, & de brutes qu'elles étoient elles deviennent raisonnables, elles se conoissent, elles réfléchissent sur elles mêmes, forment des Jugemens, font de beaux projets & s'élèvent aux conoissances les plus sublimes: Voila une métamorphose aussi surprenante qu'heureuse.

Ces petites parties , autre merveille , toutes renfermées qu'elles sont dans le Cerveau , ne laissent pas de conoitre ce qui se passe hors du Corps ; sans bouger de leur place , elles parcourent en un moment une infinité d'objets , même les plus éloignés.

Ce n'est pas là tout le merveilleux de ce Système ; ce qu'il y a encore de bien singulier , c'est que ces petites parties sont d'une si grande exactitude , que malgré l'infinité diversité de leurs mouvemens pour produire tant de pensées différentes , elles vous fournissent toujours précisément & à point nommé la pensée que vous voulés. En vérité c'est là une chose admirable , & dont je souhaiterois fort d'apprendre le mécanisme.

Je voudrois bien savoir aussi d'où vient que les Chimistes qui tirent la quintessence des Corps , qui donent tous les degrés d'agitation aux liqueurs les plus subtiles , qui les condensent & les raréfient en mille manières ; d'où vient , dis-je , qu'ils n'ont jamais vû naître une seule pensée de tout ce travail ? Je crois bien que toute leur industrie ne sauroit produire une suite de raisonnemens ; Mais au moins auroient-ils dû apercevoir quelque demi sentiment , quelque échapé d'idée , quelque pensée monstrueuse & imparfaite ; au lieu qu'ils ont eu le malheur de ne trouver ja-  
mais

mais que des Corps stupides & inanimés.

Je demande encore : Au cas que l'Ame fut corporelle, qu'arriveroit-il si on la divisoit ? En feroit on plusieurs Ames, ou si chaque partie deviendroit une Ame toute entière ?

Enfin une raison, Mon cher Timante, à laquelle je vous prie de faire une attention particulière, c'est que si l'Ame est corporelle, il n'y a plus de Liberté dans l'Homme ; le voila dépouillé du plus beau privilège qu'il possède ; ce n'est plus une Créature qui délibère, qui consulte, qui se détermine par raison ; C'est un Etre stupide, qui ne peut rien faire de lui même, qui est entraîné ça & là par l'impression des Objets qui le frappent, qui n'agit que par impulsion, come une Giroüette ou un Moulin à vent ; car tout Corps, si petit, si délié qu'il vous plaira, ne peut se mouvoir que par une cause extérieure ; & tout Corps resteroit éternellement en repos, si une force mouvante ne venoit lui comuniquer de son mouvement. C'en est donc fait de la Liberté de l'Homme si l'Ame est corporelle : Mais par bonheur rien n'est plus certain que cette Liberté : Ce ne sont pas des Argumens abstraits & subtils qui nous en assurent ; ce sont des preuves de sentiment ; c'est l'usage que nous en pouvons faire à  
tout

tout moment, & que nous en avons fait mille & mille fois ; c'est une expérience de tous les jours. Je puis donc conclure ainsi : *Il est certain que nôtre Ame est libre. Or la Liberté ne peut convenir à l'Ame, si elle est corporelle. Donc nôtre Ame n'est pas corporelle.*

Voilà, dit *Ariste*, les principales raisons qui prouvent la différence qu'il y a entre le Corps & l'Ame : Je ne serois plus étendu, Mon cher *Timante*, si j'avois eu à faire à tout autre que vous ; mais à bon Entendeur, demi mot suffit.

L'Ame n'aïant donc rien de corporel, son sort doit être bien différent de celui du Corps. Le Corps s'use, se dérange, se réduit en poudre, en exhalaisons, en vapeurs, & tout cela lui arrive parce que c'est un composé de parties, qui à la fin se détachent les unes des autres ; mais nôtre Ame, qui n'a point de parties, ne peut souffrir aucun dérangement ; elle est à couvert de tous ces accidens ; elle ne meurt donc point avec le Corps ; elle lui survit ; en un mot elle est immortelle.

Ce que vous avez dit, *repartit Timante*, pour prouver la distinction de l'Ame & du Corps est à mon sens démonstratif : Mais l'Home avec qui j'ai à faire ne vous laisseroit sûrement pas passer la conséquence que  
vous

vous venez d'en tirer. J'argumentois avec lui de la même manière que vous. Come vous, je voulois d'abord lui établir la différence des deux Etres; mais m'interrompant aussi-tôt; Je veux, m'a-t'il dit, que ce qui pense en nous soit quelque chose qui difere de la Matière; vous n'en êtes pas plus avancé pour cela; car que savés vous si cet Etre qu'il vous plait de nommer spirituel, n'a pas come le Corps sa manière de mourir? Il est vrai que come nous ne conoissions pas la nature & l'essence de l'Ame, nous ne saurions dire coment elle meurt; mais parce-que nous ignorons quelle est sa fin, s'ensuit-il qu'elle ne finira jamais? Peut-être que come le Corps ne se soutient que par le moïen de l'Ame, aussi l'Ame ne peut vivre sans le Corps; ces deux Etres aiant eu la même destinée pendant le cours de leur Vie, n'aiant jamais pû se passer l'un de l'autre, pas même pour un seul petit moment, il est assés naturel de croire, qu'ils auront une même fin.

Nous savons bien que ce que nous apelons nôtre Ame est quelque chose qui pense, mais quelle assurance avons nous que cet Etre pensant soit durable & d'une nature à ne point périr? L'expérience nous donne-t-elle quelque preuve là dessus? Au contraire elle peut seule détruire tous ces vains titres

titres d'immortalité dont nous nous glorifions : Car que dit l'expérience ? Que l'Esprit a ses changemens come le Corps, qu'il a ses foibleſſes come lui, qu'il eſt malade come lui, qu'il perd ſes forces & s'éteint à proportion que le Sang ſe perd ou que le mouvement en diminue. Voila ce qu'il y a de bien ſûr, au lieu que tout ce qu'on nous dit pour l'Immortalité de l'Ame n'eſt apuïé que ſur de vaines conjectures, ſur des raifonemens tirés de la nature de l'Ame que l'on ne conoit point.

Mais je veux encore que la deſtruction du Corps ne portât aucune atteinte à l'Ame, l'Argument tiré de ſa ſpiritualité n'en vaudra guères plus, & en voici la raiſon : L'Ame, ſuivant vous, ne ſubſiſte pas par elle même, elle dépend de Dieu; c'eſt de Dieu qu'elle tient ſon exiſtence & ſa conſervation; par conſéquent elle ne peut exiſter ni ſe ſoutenir qu'autant que Dieu veut : Donc vous ne pouvés aſſûrer qu'elle exiſtera toujours, qu'au paravant vous ne prouviés que Dieu a deſſein de la laiſſer ſubſiſter éternellement.

La preuve n'eſt pas difficile à trouver, *interrompit Ariſte*, & ſi vôtre Philoſophe avoit un peu médité ſur le ſujet dont nous parlons, il ne ſeroit pas réduit à la demander.

Le desir de l'Immortalité de l'Ame que Dieu a gravé dans le cœur de tous les Hommes est la première raison qui l'engage à les rendre immortels. Comme Dieu ne fait rien inutilement, il faut absolument que le desir de l'Immortalité ait un Objet, c'est à dire qu'il y ait une Vie immortelle dont les Hommes jouiront ; autrement ce desir est inutile, & la conduite de Dieu (soit dit sans blasphème) est aussi ridicule que s'il nous avoit donné des yeux pour voir, & qu'il n'y eut aucun Objet visible ; des mains pour travailler, & que nous n'eussions rien à faire ; des oreilles pour ouïr & qu'il n'y eut aucun son : Il est donc absolument contraire à la Sageffe de Dieu que ce desir soit sans Objet.

La bonté du Créateur ne s'y oppose pas moins ; car qui pouroit penser que le meilleur de tous les Êtres nous fit souhaiter ardemment un bien que nous n'obtiendrons jamais, & qu'il n'a jamais eu dessein de nous donner ? En vérité Dieu, si je l'ose dire, se soutiendrait bien mal dans sa conduite à l'égard des Hommes. Et en éfet est-il croïable que le même Être qui a fait & ne cesse de faire tant de bien à ses Créatures, voulût les tromper par des desirs vains & chimériques. Encore si le desir de l'Immortalité ne se rencontroit que dans des gens sans foi, sans probité, sans Religion, ou  
pour

pourroit le regarder come une peine que Dieu a atachée à leurs désordres ; mais les Gens de bien n'en sont point exemts ; au contraire ils desirent une autre Vie avec plus d'ardeur ; plus ils ont de Piété , plus ils sont détachés de cette Terre , plus ils soupirent après un nouveau Monde où la Paix & la Justice règnent.

Si donc le desir de l'Immortalité est vain, il n'y a que l'honête Home qui y perd ; car pour le Méchant il y trouve fort bien son compte , puisque la Vie à venir ne lui est guère avantageuse.

Concluons donc que le desir de l'Immortalité aura son objet ; nous pouvons bien l'assurer , puisque nous avons pour garants la Justice & la Bonté de Dieu.

En vérité , *reprit Timante* , je ne fais plus que penser de l'Argument tiré du desir de l'Immortalité. A vous entendre , Mon cher Ariste , rien ne paroît plus convaincant , & je serois tenté de le croire bon : A entendre mon Philosophe rien n'est plus sophistique , & il faut être plus que crédule pour se paier de semblables preuves.

Quoi qu'il en soit je m'en vais vous alléguer ses raisons.

Je sai , m'a-t'il dit , d'abord que pour donner un grand poids à l'Argument que j'attaque , on lui donne pour fondement la

Justice & la Bonté de Dieu, en sorte que c'en est fait de ces deux Perfections, au cas que le desir de l'Immortalité n'ait pas son accomplissement. On ne sauroit, je l'avouë, mieux recomander cette prétenduë preuve, qu'en l'apuïant sur les Perfections de la Divinité; mais par malheur il en est de cette recommandation, come de ces faux titres qu'on met à certaines Marchandises pour les débiter; car quel si grand mal y a t'il que le desir de l'Immortalité soit sans objet? Rien n'est plus agréable pour les Gens de bien que ce desir, puis qu'il a pour Objet une Immortalité bienheureuse: C'est pour eux un sujet de joie & de consolation pendant toute leur Vie. Et craint on qu'après leur mort, dans un tems où ils seront privés de toute conoissance, privés de tout sentiment, également incapables de joie & de chagrin, craint on dis-je, qu'alors ils viennent à reconoitre leur erreur & à s'en chagriner?

Si donc ce desir ne leur a causé que du plaisir, pour quoi tant crier, de quoi se plaint on?

Les Gens de bien, *repartit Ariste*, n'en seroient pas moins trompés, quoi qu'ils ne reconussent pas leur erreur.

Or Dieu ne sauroit tromper qui que ce soit: C'est une difficulté, *dit Timante*, qui m'est

m'est venue tout come à vous, & que je n'ai pas manqué de proposer à nôtre Philolophe.

Quoique dans ce cas l'erreur n'ait rien que de salutaire, j'avouë, m'a-t'il répondu, que Dieu n'en est point l'Auteur; c'est nous mêmes qui nous trompons, & si nous sommes mauvais Logiciens, si nous tirons de fausses conséquences, c'est nôtre faute; Dieu n'est pas obligé de régler la conduite sur nos Idées.

Il est vrai, *dit Ariste*; mais il reste à prouver que nous raisonnons mal, & que nôtre Argument pris du desir de l'Immortalité est faux.

Ce n'est pas, *répondit Timante*, ce qui embarrasse nôtre Home, & à vous parler franchement il m'a allégué des raisons qui me frappent: Je suis bien aise de vous les communiquer, afin que s'il y a de la surprise, je puisse la découvrir.

Je n'aurai pas moins de plaisir à vous entendre, *repartit Ariste*; je puis être dans l'erreur, & dans ce cas les raisons de vôtre Philolophe pourront m'ouvrir les yeux.

Pour mieux reconoitre la vérité, *dit Timante*, & afin d'abrèger la dispute, je vous conseille, Mon cher Ariste, de réduire en Argumens en forme la preuve tirée du desir de l'Immortalité, d'autant plus que nôtre

Home a suivi cette Méthode pour la combatre.

Volontiers, *répondit Ariste* ; voici mon Argument en peu de mots.

Dieu ne fait rien d'inutile.

Or le desir de l'Immortalité est inutile, s'il est sans Objet, c'est à dire si nous ne sommes pas immortels.

Donc le desir de l'Immortalité doit avoir un Objet & par consequent nous sommes immortels.

Voici aussi, *dit Timante*, ce qu'on oppose à vôtre Argument : On le combat en deux manières.

Si Dieu, dit-on, ne pouvoit absolument pas créer des Etres intelligens, sans leur donner le desir de l'Immortalité, ce desir ne seroit pas inutile, quand même il seroit sans objet.

Or Dieu ne pouvoit absolument pas créer des Etres Intelligens, sans leur donner le desir de l'Immortalité.

Donc ce desir n'est pas inutile, quoi qu'il soit sans objet.

Il faut prouver la seconde Proposition.

Le desir de l'Immortalité est une suite nécessaire de l'amour propre ; car l'on ne sauroit s'aimer soi même, sans souhaiter de vivre le plus long-tems & le plus heureusement qu'il est possible.

Or il est impossible de concevoir des Etres intelligens sans amour propre.

Donc

Donc il est également impossible de concevoir des Etres Intelligens sans le desir de l'Immortalité, puis que ce desir est une suite nécessaire de l'amour propre.

Autre manière de prouver que le desir de l'Immortalité n'est pas inutile, quoi qu'il soit sans objet.

Si Dieu ne pouvoit pas conserver la Société, sans donner aux Homes le desir de l'Immortalité, ce desir, quoique sans objet, n'est pas inutile.

Or Dieu ne pouvoit pas conserver la Société, sans donner aux Homes le desir de l'Immortalité.

Donc ce desir, quoi que sans objet, n'est pas inutile.

La seconde Proposition se prouve ainsi.

Dieu ne pouvoit pas conserver la Société sans donner aux Homes un Amour propre, car s'ils ne s'aimoient pas eux-mêmes, ils ne prendroient aucun soin de leur conservation.

Or le desir de l'Immortalité est une suite nécessaire de l'amour propre, come nous l'avons prouvé dans le précédent Argument.

Donc Dieu ne pouvoit pas conserver la Société, sans donner aux Homes le desir de l'Immortalité.

On peut aller plus avant, *poursuivit Timante*, & l'on auroit dequoi faire un troi-

sième Argument, en disant que le desir de l'Immortalité, non seulement, est nécessaire pour la conservation de la Société, mais qu'il contribue merveilleusement au bien être de la Société. En éfet qu'on cherche la cause des Actions les plus généreuses, les plus héroïques, des Actions que nous admirons le plus : Qu'on cherche ce qui a fait faire tant de belles Découvertes dans les Arts & dans les Sciences, tant de Fondations pieuses, ce qui a fait élever tant de beaux Monumens; on trouvera que c'est l'Amour de la Gloire, le desir de l'Immortalité.

Qu'est ce qui porte un Prince à s'exposer pour le bien de ses Sujets; un Ministre d'Etat à sacrifier son repos à l'utilité publique; un Savant à veiller jour & nuit ? Qu'est ce qui a formé les grands Orateurs, les bons Poètes, les habiles Peintres, les fameux Sculpteurs ? C'est l'Amour de la Gloire, c'est le desir de l'Immortalité.

Concluons donc que ce desir est très utile, quand même il seroit sans objet. On dira peut être qu'il n'a de force sur l'Esprit des Homes, que parce qu'ils comptent qu'il aura son acomplissement : Mais cela n'est pas; car combien de Gens voïons nous que le desir de l'Immortalité porte aux Actions les plus périlleuses, sans que ces  
Gens

Gens là attendent une autre Vie ? Combien d'Officiers & de Généraux, qui, pour s'immortaliser, affrontent une mort certaine, & qui cependant regardent l'avenir come une pure Chimère ? Combien de Philosophes, Gens incrédules, jusqu'à attaquer l'existence de Dieu lui même, & qui n'ont pas laissé de suër sang & eau pour s'éterniser par leurs Ecrits ?

Les raisons que vous venez d'allèguer, *interrompt Ariste*, méritent assurément qu'on les examine. Je sens ce qu'elles ont de force ; mais je ne les crois pas sans réplique ; car enfin, puis que nous avons un si grand penchant pour l'Immortalité, & qu'il ne tient qu'à Dieu de nous rendre immortels, sa Bonté infinie me fait esperer qu'il ne laissera pas nôtre desir sans objet.

C'est ce que je souhaite de tout mon cœur, *repartit Timante* ; car, à dire ce que je pense, je ne saurois souffrir l'idée d'un total anéantissement ; & c'est pour me rassurer là dessus, Mon cher Ariste, que je vous prie de me comuniquer les autres raisons qui vous persuadent de l'avenir.

Si Dieu, *repondit Ariste*, n'avoit eu en vuë que cet état d'ici bas, en créant l'Homme, je ne vois pas pourquoi il l'auroit créé avec tant de disposition à se perfectioner : A quoi bon tant de lumières, tant de ca-

pacité, tant de goût pour les Sciences; à quoi bon cette connoissance du passé & de l'avenir, ce desir de toujours conoitre d'avantage, cette ambition & ces vaines espérances, si l'Homme n'est fait que pour quelques années? Voila bien des provisions pour un tems bien court!

Les Bêtes n'ont que des Perfections limitées; on aperçoit aisément qu'un Bœuf n'est fait que pour la Charuë, parce qu'il est d'abord dressé pour cet exercice, & qu'il ne pousse pas plus loin son industrie; Mais pour l'Homme il fait des progrès continuels; la mort vient & l'arrête dans sa course, lors qu'il est en train d'aller infiniment plus loin: A quoi bon tant de force, s'il a si peu de chemin à faire?

Il s'élève avec peine, il tracasse continuellement, il ne fait qu'amasser, il ne jouit pas encore; quand donc jouira-t-il? Il a mille chagrins, mille inquiétudes, mille sujets de crainte; quand sera-t'il dans un état tranquille? Certainement l'Homme seroit un Etre bien misérable, & sa destinée seroit bien ridicule, s'il ne sortoit du néant que pour prendre à cœur des bagatelles, pour souffrir, pour s'agiter beaucoup pendant quelques années, & pour retomber ensuite avec douleur dans le même néant d'où il avoit été tiré, & d'où il ne sortira jamais.

En vérité si tel étoit son sort, il ne valoit pas la peine de naître

Concluons donc que la durée de nôtre Ame ne se borne point à celle du Corps ; mais qu'elle vit après la mort, & passe dans un état infiniment meilleur que celui d'ici bas.

L'idée de la Sagesse de Dieu me confirme bien ce que vous dites, *reprit Timante* ; car comment pourroit elle s'acomoder d'un Système aussi petit, aussi peu suivi, aussi mêlé de trouble qu'est celui de l'état des Homes sur la Terre ? Est-il croïable que Dieu, à qui les milliers d'Années sont plus courts que ne nous est un jour, ait créé l'Home pour cent Ans tout au plus ? Et quel auroit été sa fin & son but en le créant ? Dieu n'a pû se proposer de rendre le Genre-Humain malheureux ; cela répugne à ses Perfections ; c'est donc le bonheur des Homes qu'il a eu en vuë ; mais se trouve-t'il dans ce Monde ; peut-il se trouver au milieu des accidens, des maladies, des chagrins aux-quels nous sommes exposés ? Nous avons par conséquent tout lieu d'espérer un état plus heureux que celui où nous sommes, un état d'Ordre & de Justice, où la Vertu sera glorieusement récompensée, & le Vice confondu & puni.

La Justice de Dieu demande absolument cela, *dit Ariste*, en sorte que la preuve que nous en tirons pour l'Immortalité de l'Âme est, selon moi, convaincante; Car puisque dans ce Monde il y a bien des honnêtes Gens dont la vie est presque un tissu d'Afflictions; & qu'au contraire nous y voyons des Gens sans foi, sans probité, à qui tout réussit, il faut ou que Dieu aime autant le Vice que la Vertu, ou qu'il y ait une autre Vie dans laquelle il récompense l'Honnête Homme, qui aura été malheureux ici bas, & punisse le Méchant qui a vécu dans la prospérité.

Cette preuve m'a toujours paru extrêmement forte, *repartit Timante*, mais permettes moi de dire, que rien n'est plus ridicule ni plus outré que la manière dont quelques Théologiens la font valoir: Bien différens de cet ancien Poète, qui convertissoit en Or les moindres Sujets, ils convertissent le vrai en faux, les meilleurs Argumens en déclamations les plus absurdes. A les entendre on diroit qu'il suffit d'être vertueux pour être malheureux dans ce Monde, & qu'au contraire le Vice seul conduit au Bonheur: Rien n'est plus faux; car quoi qu'en disent ces vains Déclamateurs, la Vertu a bien des avantages & le Vice bien des inconvéniens; car ne compte-t-on pour rien  
les

les Reproches presque continuels que la Conscience fait aux Méchans; les Désordres dans lesquels les Passions les jettent, les Maladies & la Honte que l'Intempérance leur attire, les Châtimens que la Justice humaine leur inflige? Et par raport aux Gens de bien; ne compte-t'on pour rien la Tranquilité d'esprit dont ils jouissent, l'empire qu'ils ont sur leurs Passions, l'estime que l'on a pour eux, la santé qu'ils se conservent par leur Vie réglée, la consolation, la joie & la force qu'ils reçoivent de la confiance qu'ils ont en Dieu & de l'espérance des Biens à venir?

Si l'on examine de près la condition des Bons & des Méchans dans ce Monde, on n'y trouvera assurément pas autant de désordre que l'on pense; sur tout si l'on réfléchit à une chose; c'est que nous ne pouvons porter aucun jugement assuré sur le bonheur ou le malheur des Hommes, parce que l'un & l'autre a sa source dans l'Esprit, dont nous ne connoissons point la situation; enforte que quelquefois ceux qui nous paroissent les plus heureux sont en éfet très malheureux.

Il y a bien des exceptions à faire, *interrompit Ariste*, sur ce que vous venés de dire des suites du Vice & de la Vertu. En éfet nous voïons des Gens dont la conf,

Conscience est très pure, mais si délicate qu'ils sont continuellement troublés par des scrupules; nous en voïons qui malgré toute leur tempérance ne laissent pas d'être exposés à de longues & de cruëles Maladies. Et combien de Gens d'honneur qui sont exposés aux plus noires calomnies? Combien de bons Chrétiens qui ont souffert pour la Religion tout ce qu'on peut imaginer de plus d'ur? Mais il seroit trop long, pour ne pas dire impossible, de parcourir toutes les exceptions qu'on doit faire sur ce sujet. Il est plus à propos d'en conclure une autre Vie, où Dieu, par ses bienfaits, dédomagera les Gens vertueux qui auront souffert ici bas.

Vous conclués fort bien, *dit Timante*, pour une Vie à venir; mais il me semble qu'il faut aller plus loin, & prouver que cette Vie sera éternelle.

Come l'état qui suivra celui-ci, *répondit Ariste*, est un état de récompense, je ne conçois pas que Dieu après avoir comblé les Gens de bien de ses faveurs, voulut ensuite les anéantir; sur tout dans un tems où leurs lumières seront plus étendues, leur Vertu plus accomplie & leur reconnoissance plus vive. Concluons donc que l'Âme, non seulement ne meurt point avec le Corps, mais encore qu'elle subsistera éternellement.

Que j'ai de graces a vous rendre, *reprit Timante*, de ce que vous avés rassuré ma Foi sur l'article de l'Immortalité de l'Âme. A vous parler franchement, *Mon cher Ariste*, je començois à douter, mais je ne doutois qu'avec peine. J'étois fâché de voir mes plus belles espérances s'évanouir en un moment, & j'avois une espèce de honte d'avoir compté sur un avenir que mon Philolophe me faisoit regarder come un Château en l'air, où l'on ne plaçoit que les Crédules & les Ignorans. Ce qui me fait de la peine aujourd'hui, c'est de m'être laissé surprendre par les raisonemens sophistiques ? Mais qu'il y revienne ; je vous assure que je ne lâcherai pas si tôt le pied ; vous m'avez fourni des Armes pour le combattre, dont je me servirai de mon mieux, & en tout cas j'ai vôtre secours, qui ne me manquera pas au besoin.

Je suis tout à vous, *répondit Ariste*, mais je suis sûr que vous n'aurés que faire de forces étrangères.



# LETTRE

De Mr. CRAMER, Professeur de Philosophie & de Mathématique à Genève, adressée à Mr. B\*\*\* Bibliothécaire, sur la PAQUE.

**J**E vous remercie, *Mon cher Monsieur*, de l'Extrait que vous m'avez communiqué. Le petit Discours que j'ai fait sur la différence qu'il y a eu cette Année entre les Catholiques & les Protestans, par rapport au Jour de Pâques, ne mérite ni d'être ataqué ni d'être défendu publiquement. Dans le tems que certe différence frapoit les Esprits, le Public a pû voir avec patience esfleurer la Question; mais il ne souffriroit pas aujourd'hui qu'on l'ennuiât en voulant l'approfondir. Pour répondre a la Lettre inserée dans le *Journal Helvétique*\*, il y auroit trois choses principales à discuter.

1<sup>o</sup>. Si le Concile de Nicée a adopté & autorisé le Cycle du Nombre d'Or pour le Calcul de la Pâque? L'Auteur de la Lettre le suppose come une chose certaine & qui n'a pas besoin de preuves. Ignoreroit-il qu'elle est

au

\* Journ. Helvét. Aout 1744. p. 125.

au moins très douteuse; & que, parmi les Catholiques mêmes, les plus éclairés pensent autrement que lui? Dans ce qui nous reste des Actes du Concile, il n'est point parlé du Jour qu'on doit célébrer la Pâque. Et dans la Lettre de *Constantin* sur ce sujet, l'Empereur exhorte simplement toutes les Eglises à célébrer cette Fête dans un même jour, qui soit différent de la Pâque des Juifs. Ce n'est donc que par le témoignage des Auteurs contemporains ou postérieurs, qu'on peut juger de l'intention des Pères du Concile. Je ne dissimulerai point qu'on trouve des Autorités qui semblent prouver que les Chrétiens se servoient alors de quelques Cycles. Mais on en trouve aussi, & de plus fortes, à mon avis, qui font voir qu'ils emploioient les Calculs Astronomiques.

Comment concilier les grandes & fréquentes Disputes qui se sont élevées sur le Jour de la célébration de la Pâque, depuis le Concile de *Nicée*; & la diversité des Cycles, qui ont été inventés, proposés, & acceptés par diverses Eglises; avec le prétendu Décret, qui fixant come une Règle certaine le Cycle de 19. ans, auroit prevenu tous ces embarras?

*Cyrille d'Alexandrie*, dans la Préface qu'il a mise à la tête de son Cycle Pascal  
de

de 95. ans, assure que le <sup>concile</sup> Cycle de Nicée chargea l'Eglise d'Alexandrie, qui renfermoit dans son sein les plus habiles Astronomes, d'informer CHAQUE ANNE'E l'Eglise de Rome du véritable jour de Pâque, afin que celle ci l'intimât à toutes les autres Eglises. Quelle nécessité de l'informer *chaque Année*, si l'on avoit adopté un Cycle, qui de lui même indiqueroit cette Fête dans tous les tems à venir ?

Plus on étudie les Monumens qui nous restent sur cette Matière, plus on se persuade que les Chrétiens des 5. ou 6. premiers Siècles n'ont point regardé les Cycles, come autorisés par le Concile mais seulement come un moïen simple & comode pour calculer la Lune Pascale; & qu'ils ont toujours eu soin de rectifier, par les Calculs astronomiques, les erreurs inevitables de la Méthode Cyclique.

L'établissement du Cycle Lunaire est dû vraisemblablement à *Eusebe de Cesarée*, & son usage fixe, dans l'Occident, à *Denis le petit*, qui vivoit au VI<sup>me</sup>. Siècle, ou, si l'on veut, à la Barbarie, qui se répandant de plus en plus, fit négliger l'Astronomie, & oublier les Calculs.

Il est du moins certain, que les Protestans, preferant les Tables Astronomiques aux Cycles, ont si peu crû s'écarter des  
Ca-

Canons du Concile de Nicée, qu'ils ne l'ont fait au contraire que pour s'y conformer plus exactement; persuades qu'au teins du Concile, on calculoit la Pâque par les Règles de l'Astronomie.

2°. Mais quand ils se seroient trompés sur cet Article, il faudroit, avant que les condamner, examiner ce second chef; Si la Méthode des Epactes, que le Pape Grégoire XIII. a substituée au Nombre d'Or, est assez exacte? Il faut convenir qu'elle corrige quelques inexactitudes du Nombre d'or: Mais elle en laisse plusieurs autres, & pour la justesse elle est certainement fort au dessous des Tables Astronomiques. Dès qu'elle parût, les Protestans y firent remarquer de grands défauts. Scaliger, Mœstlin, Calvinus les ont mis dans un grand jour. Les plus habiles Catholiques en conviennent. Viète, le plus grand Mathématicien de son tems, y montra quantité d'erreurs. Feu Mr. Cassini, le premier Astronome du Monde, y trouvoit à redire (*Hist. de l'Acad. des Sciences, 1701.*) Et un Savant Religieux Napolitain a fait un Ouvrage exprès pour démontrer l'insuffisance des Cycles & la nécessité des Tables Astronomiques pour le calcul de la Pâque. (*De Cyclorum Luni-Solarium inconstantia & emendatione. P. F. Thomæ Pii Maphæi Opus. Venet. 1706. 4°.*)

Que peut-on de plus fort que l'auteur de *Clavius*, le principal Auteur du Calendrier Grégorien, dans l'Ouvrage même qu'il a composé pour le défendre\*? Il reconnoit qu'en calculant la Pâque par les Epactes, on la célébrera de tems en tems contre toutes les Règles; tantôt dans la quatrième Semaine du premier Mois, tantôt dans le second Mois, & quelquefois dans le douzième, c'est à dire, une seconde fois dans la même Année. Il convient de tous ces inconvénients, & ne les excuse qu'en disant, qu'il n'a pas été possible de mieux faire, en se servant de Cycles & de Règles commodes. Ce qui revient à dire, qu'on a violé la Règle, parce qu'il étoit plus comode de s'en écarter que de la suivre.

3°. Enfin, quand on nous condamneroit sur ces deux Questions, il en resteroit à discuter une troisième: *S'éloigne-t-on plus du Décret attribué au Concile de Nicée, en substituant au Nombre d'Or les Calculs Astronomiques, qu'en y substituant les Epactes?* Si l'on ne cherche qu'à exécuter précisément le Décret, il faut s'en tenir absolument à la Méthode qu'on prétend que le Concile autorise, & conserver sans altération l'usage du Nombre d'Or, come le font les Protestans d'Angleterre & de Suède. Si on trou-

ve ce Cycle défectueux ; ce n'est qu'autant qu'on suppose qu'il ne répond pas précisément à l'intention du Concile. On conçoit que les Pères ont voulu que la Pâque fut célébrée le premier Dimanche après le 14<sup>me</sup>. de la Lune qui suit l'Equinoxe du Printems, & qu'ils se sont seulement trompés en adoptant une Méthode imparfaite pour trouver cette Lune Pascale. On cherche à rectifier cette Méthode, dans la vuë de suivre plus fidèlement leur intention qu'eux mêmes. Mais il n'est pas douteux qu'on n'y réussisse plus sûrement & plus exactement par les Calculs Astronomiques que par les Cycles. On marque donc plus de respect pour le Concile, en consultant les Tables Astronomiques, qu'en s'attachant à des Cycles toujours fautifs.

Vous voïez, *Mon cher Monsieur*, combien une Question qui paroît si simple peut entraîner de Discussions, & vous aprouverés, j'espère, que je ne m'y laisse pas engager. Le respect que j'ai si justement pour vous, & la déférence que je dois à vos Conseils ne sauroient vaincre l'aversion que je me sens pour toute dispute. Je suis &c.

*Le 20. Septembre 1744.*



# HISTOIRE

*Abrégée de la Vie de Mr. JEAN GRINEUS,  
Docteur & Professeur en Théologie dans  
l'Université de BALE.*

**M**R. Jean Grynæus nâquit le 8<sup>me</sup>. Juillet 1705. à *Leufelsingen*, Village du Canton de *Bâle*, où *M<sup>r</sup>. Samuel Grynæus* son Père, étoit Pasteur, & en même tems Doïen du Chapitre de *Waldembourg & Hombourg*. Il étoit le quatrième & le plus jeune de ses Fils, & il n'avoit que 16. Mois lors qu'il eût le malheur de perdre celui à qui il devoit la Vie. Dès lors il resta sous les soins de Madame sa Mère, issuë de la Famille *FÄSCH*, très distinguée dans la Ville de *Bâle*. La tendresse, le zèle & la vigilance de cette digne Mère, suppléèrent à ce grand vuide, & elle n'omit rien pour donner la meilleure Education à un Fils, qui fit apercevoir, de bonne heure, que Dieu lui avoit doné des Talens rares, qui faisoient concevoir les plus heureuses espérances. L'Education ne. done pas les Talens, mais elle les cultive, les bonifie, & les fait briller. Plusieurs beaux Génies, abandonés

donés à eux mêmes ou mal dirigés font demeurés dans l'obscurité, qui auroient paru avec éclat, & dont la Société auroit retiré de grands avantages, si d'habiles mains en avoient pris soin dans la jeunesse.

Le jeune *Grineus* étoit d'une constitution fort délicate, qui demandoit tout le ménagement possible. On voit assés souvent cette association étonnante d'un Esprit vigoureux avec un Corps délicat & foible, & d'un Esprit au dessous du médiocre, uni à un Corps des plus robustes; ce qui fait assés sentir la différence qu'il y a entre l'Esprit & la Matière.

A mesure que Madame *Grineus* découvroit avec joie les Dons singuliers de son cher Fils, elle redoubloit ses attentions pour qu'il en fit le meilleur usage. La Mémoire est le Talent qui se manifeste le premier dans les Jeunes Gens. Le Jeune *Grineus* l'avoit excellente. A l'âge de 5. à 6. ans, il récitoit, avec beaucoup de fidélité, les Histoires qu'il avoit lues. Rarement ceux qui ont beaucoup de Mémoire se distinguent ils du côté du jugement. Ils ont plus de facilité à apprendre qu'à examiner & à discerner; & l'Home a un grand penchant pour se tourner du côté qui le fatigue le moins. Mais nous verrons que dans l'excellent Génie dont nous parlons, la Mé-

moire étoit jointe à beaucoup de pénétration, & à un jugement exquis, qui savoit merveilleusement bien distinguer, ranger, mettre à prix les différentes Richesses que la Mémoire lui offroit en abondance. Il fit ses Classes rapidement & avec honneur. Il n'avoit que douze ans, lors qu'en 1717. il comença le Cours de Philosophie. Ce Génie précoce sût poser alors ces fondemens solides, sans lesquels l'Edifice du Savoir est mal rangé & toujours chancelant. Un Esprit philosophe fait voir aisément ses avantages dans toutes les Sciences auxquelles il s'applique; il acquiert un véritable Savoir, & ne se paie pas d'un tas confus de vaines paroles. Nôtre Jeune Philosophe étudia si bien la Philosophie, qu'en 1720. il fut créé Maître ès Arts, & il se montra digne d'un titre qui n'est pas toujours la récompense du mérite.

Son goût l'entraînoit du côté de la Théologie. Il comprenoit déjà que l'Etude la plus importante, la plus satisfaisante & la plus utile, est celle de la Religion. Mais come deux de ses Frères\* avoient déjà pris le parti du St. Ministère, & que d'ailleurs il

\* Mr. Samuel Grynzus, aujourd'hui Pasteur à Winterthour, Village du Canton, Homme de mérite & très éclairé; & Mr. Simon Grynzus, qui est mort Ministre, & qui disputa avec honneur la Chaire de Logique en 1722. & soutint des Theses De Logica surd'nacl.

il étoit d'une constitution délicate, Madame sa Mère & la Parenté lui conseillèrent de se tourner d'un autre côté. Les Conseils des Parens sont quelque fois solides, mais très souvent ils sont déraisonnables, & forcent les jeunes Gens à se voüer à des Sciences qu'ils ne goûtent point, pour lesquelles ils n'ont pas les Talens nécessaires, & où, sans pouvoir faire des progrès sensibles, ils mènent une vie languissante, pendant qu'ils se seroient distingués si on leur avoit laissé suivre leur inclination, qui pour l'ordinaire, s'accorde avec les plus beaux Talens.

Mr. *Grynæus* avoit un Esprit docile, & ses Talens le menoient à tout. Il gouta l'avis qu'on lui avoit doné & s'apliqua au Droit. Cette Science, que l'on a sù charger d'un grand nombre d'inutilités, come presque toutes les autres, est d'une vaste étendue. Cependant en 1724. il se trouva en état de subir avec honneur tous les Examens pour la Licence. L'Année suivante il soutint des Thèses publiques, *Theses Juridicae Miscellanea* C'est là qu'il ataque, avec force, le sentiment de ceux qui prétendent que le *Mensonge officieux* est licite dans certaines rencontres. C'est là sans doute une preuve de son amour pour la sincérité & la candeur. Il seroit à souhaiter que tous

les Hommes fussent vrais, & que l'on pût compter sur leurs discours. Cependant le *Mensonge officieux* est de tous les deguisemens le plus rare & le moins à craindre.

Pendant que Mr. *Grynaeus* étudioit en Droit, il eût le bonheur de profiter des rares lumières de Mr. CHRIST, alors Professeur en Droit, & aujourd'hui Secrétaire d'Etat & Scholarque. Dans le tems que ce Savant Professeur expliquoit les Loix Politiques des *Hébreux*, avec cette clarté & cette facilité qui le caractérisent; Mr. *Grynaeus* comprit, que pour bien entrer dans le sens de ces Loix, plus dignes d'être approfondies que celles des *Grecs* & des *Romains*, il étoit très utile de savoir l'Hébreu, come Grotius, & divers autres grands Jurisconsultes lui en donoient l'exemple.

Il n'en demeura pas au projet. La difficulté des Langues Orientales ne le rebuta point, & il trouva de grandes ressources dans son excellente Mémoire, dans son amour pour le travail & la retraite. (où peut-être il excédoit, eu égard à ses forces corporelles) & dans le desir de conoitre & de se rendre utile.

La Providence lui fit rencontrer le Maître le plus habile dans les Langues qu'il ambitionnoit d'apprendre. Je veux parler de l'illustre Mr. FRÈY, aujourd'hui premier Pro-

Professeur en Théologie; un des plus excellens Homes, que la Ville de Bâle, si fertile en Homes Savans, ait jamais produit. Dès que Mr. Frey, si propre à connoître les Talens, parce qu'il en a de supérieurs, eut examiné le Caractère d'Esprit de Mr. Grynæus, son goût, & ses mœurs, il en fut charmé. Dès lors il le prit dans une telle affection, qu'il lui ouvrit tous ses Trésors de Connoissances rares, & lui donna tous les soins. Le Disciple y répondit parfaitement. Les progrès du Disciple faisoient les delices du Maître, & redoubloient son attention. Le Disciple à son tour faisoit de nouveaux efforts pour la soutenir & la mériter: De suite il studia l'Hébreu, le Caldaïque, le Syriaque, le Rabbinique & même l'Arabe.

Une Chaire vint à vaquer dans l'Université en 1727. C'étoit la Profession du Droit naturel. Mr. Grynæus se mit sur les rangs & soutint *des Thèses miscellannées, tirées du Droit naturel & de la Philosophie morale.* Il fit aisément apercevoir, quoi qu'il n'emportat pas la Chaire, qu'il en étoit digne, qu'il s'exprimoit avec beaucoup de facilité, de netteté, & que les Matières lui étoient familières. Il fut aussi entre les Compétiteurs de la Chaire de Logique en 1731. Il donna encore alors des *Thèses miscella-*

*cellantes*, qui sont les plus difficiles à défendre, parce qu'elles embrassent un plus grand nombre de Sujets différens, & que l'on ouvre un plus vaste champ aux difficultés des Rivaux, qui n'oublient rien pour se montrer dignes du Prix destiné au Vainqueur. Mr. *Grynaeus* fut applaudi, & il le fut toujours quand il parût en public. La Providence lui destinoit un Poste plus propre à faire valoir tous ses Talens.

Mr. *Jean Buxtorff*, le quatrième de ceux de sa Famille, qui avoient tous rempli avec éclat la Chaire d'Hébreu, étant mort le 19 Juin 1732. cette Chaire fut disputée l'Année suivante. Elle convenoit parfaitement à Mr. *Grynaeus*. Outre qu'il étoit très versé dans les Langues Orientales, ce Poste favorisoit son inclination pour ces Langues & pour l'étude appliquée des Ecrits sacrés. Il ne balança pas à se présenter au Combat contre deux habiles Athlètes. Il soutint ses Thèses le 20. Mars 1733. & fit toutes les épreuves, avec une grande distinction. Malgré la capacité des deux Compétiteurs, on lui jugeoit ouvertement la Chaire; mais le Sort aveugle décida de toute autre manière. Il est vrai que tous trois étoient dignes de la Profession, & que le Sort, quelque bizarre qu'il soit, ne pouvoit pas faire un mauvais choix.

Le nouveau Professeur étant tombé, deux Ans après, dans un état qui l'empêchoit de vaquer à ses fonctions, il falut lui donner un Vicaire. La Régence Académique n'en trouva point de plus propre que Mr. *Grynaus*, qui vicaria avec honneur jusques en 1737. Il se fit alors une Vacance dans la Faculté de Théologie par le decès du célèbre Mr. *ISELIN*, Professeur des *Licæe Comuns* & des *Controverses*. Mr. *Grynaus* s'étoit déjà tourné depuis quelques années du côté de l'étude de la Théologie. C'étoit là son goût primitif, *Trahit sua quemque Voluptas*. Le Commerce étroit qu'il avoit avec Mr. le Professeur *Frey* n'avoit pas peu contribué à fortifier ce goût, & à lui faire faire de grands progrès dans une Science que le judicieux & pénétrant Mr. *Frey* a si bien approfondie. Ce fut aussi par les Conseils de ce grand Maître que Mr. *Grynaus*, malgré sa jeunesse & sa modestie, se mit sur les rangs. Il n'eût qu'un Compétiteur, Home Savant, très honête Home, bon Ministre de l'Evangile, mais qui n'étoit pas de la force de Mr. *Grynaus*, surtout pour les Actes publics, où il faut beaucoup de présence d'Esprit, & une grande facilité de s'exprimer. Le Rival sentit bien la supériorité de Mr. *Grynaus* dans les diférens Assauts Littéraires qu'il eût

## 252 JOURNAL HELVÉTIQUE

à soutenir contre lui en public. Comme il étoit franc, consciencieux, & modeste, il ne se fit pas de la peine de l'avouer; il fit plus, & ce qui est rare, il lui céda généreusement sa prétention à la Chaire, quoiqu'il eût pû, en s'opiniâtrant, courir le hazard du Sort, & risquer d'emporter la Profession. Cette retraite lui fit beaucoup d'honneur dans l'Esprit de ceux qui prisent la Vertu, & assûra la Chaire à Mr. *Grymauld*, qui la méritoit si bien. Il avoit toutes les qualités d'un bon Théologien. Il étoit très Savant, fort judicieux, clair méthodique, & grand Partisan de la Paix & de la Modération, parce qu'il étoit doux, modeste, Chrétien. Il ne lui manquoit que de la Santé. En 1738. Mr. le Professeur *Frey*, dona à son Disciple, qui étoit devenu son Collègue, le titre de Docteur en Théologie, avec une complaisance & une joie qu'il lui auroit été difficile de dissimuler.

Le célèbre Mr. *WERENPELS*, Professeur en Théologie, finit sa longue & glorieuse carrière en 1740. Naturellement Mr. le Professeur *Frey* devoit passer à la Profession du Nouveau Testament, qui étoit celle de Mr. *Werensfels*; mais aimant mieux garder celle qu'il avoit actuellement, & à laquelle il est si propre, par sa profonde connoissance dans les Langues Orientales & les Antiqui-

tiqités Hébraïques, Mr. *Gryneus* fut obligé de s'en charger. Son Discours inaugural roula sur les *Connoissances qui sont nécessaires à un bon Interprète du N. T.* Ce Discours a été imprimé dans le V, Tome du *Tempe Helvetica. Section I. p. 460.* En 1742. il fut élu Recteur de l'Université, & dans tous ses Emplois, il donna des preuves de sa grande capacité, & de son amour excessif pour le travail. C'est cette grande application qui mina tellement sa constitution foible, qu'on eut le malheur de le perdre, dans un tems où naturellement on devoit s'attendre à retirer de grands avantages, de ses rares Talens, & d'un Savoir très varié & très étendu. Après avoir languï & souffert quelque tems, mais avec patience & avec résignation, come il convient à tout Chrétien, & sur tout à ceux qui ont aprofondi & goûté la grandeur & la certitude des Vérités Evangeliques, il quita cette Vie le 11. Avril 1744.

Le sentiment du Public, rarement unanime, le fut dans cette rencontre. On convint généralement que l'Université & l'Eglise avoient fait une grande perte, & presque irréparable. Les Sujets qui possèdent toutes les qualités qui distinguoient Mr. *Gryneus* sont extrêmement rares. Ses Parents le pleurèrent amèrement : Rien n'étoit plus

plus naturel ; outre qu'il leur étoit très affecté, c'étoit un Ornement distingué de la Famille.]

Vitis ut arboribus decori est, ut vitibus uva,  
 Ut gregibus tauri, segetes ut pinguibus arvis,  
 Tu decus omne tuis.

Les Etudians dont il étoit le Père, & qui l'aimoient autant qu'ils le respectoient furent très affligés de le perdre. Les Savans étrangers, auxquels il étoit connu par un Commerce épistolaire, & dont on pourroit faire une longue liste, le regrétèrent beaucoup. Mais nul ne sentit cette perte come l'Illustre Mr. Frey. Ce coup pensa lui être fatal & à toute l'Université. Il aimoit tendrement ce cher Collègue, parce que personne n'en connoissoit mieux que lui tout le prix. Il se vit privé, en même tems, & d'un excellent Collègue & d'un Ami intime, qui demouroit dans la même Maison, qu'il voïoit à tout moment, & en qui il avoit la plus haute confiance. Personne ne pouvoit mieux représenter ce que la douleur, l'estime & la tendresse faisoient éprouver à nôtre Illustre Mr. Frey, que lui même ; & c'est ce qu'il fit dans ces Vers écrits d'une Plume humectée de ses larmes.

Ergone , mi Grynæ . jaces , lux splendida sæcli ,  
 Musarum & Chazitum , Theologumque decus ?  
 Tot raras animi dotes cui prævida cura  
 Numinis & vœcias largiter attribuit ;  
 Et pietas , probitasque in cujus pectore fixit  
 Et candor stabilem perpetuumque locum .  
 Ergo mihi posthac non conspiciendus abissi  
 Pars animæ melior dimidiumque mex ?  
 Visceribus qui me , qui oculis plus semper amasti ,  
 Qui mihi visceribus charior atque oculis .  
 Et quis me doctum poscit Tibi Scribere carmen ,  
 Carmen , par meritis , dulcis amice , Tuis ?  
 Hei mihi ! tam sævo percussus vulnere pectus  
 Mente carens , stupidus , quid nisi flere queam ?  
 Te celebrent alii , queis Musa adspirat amica ,  
 Queis animi vires ingenique valent .  
 Me miserum , tristi juvat indulgere dolori  
 Flebo nec assiduis finis erit lachrymis .

Il fut enterré à *St. Léonard* la Paroisse ,  
 le 14. Avril 1744. & Mr. EMANUEL  
 RYHNER , Eclésiastique habile & zélé ,  
 qui l'avoit vû durant sa Maladie , & qui est  
 Pasteur de cette Eglise , fit son Oraison funè-  
 bre , tirée de l'Épître aux Philipiens Ch. I. 21.  
 Les justes louanges , qu'il donna au Défunt ,  
 portant le Sceau de la Vérité , ce qui n'ar-  
 rive pas toujours dans les Panégiriques , fu-  
 rent généralement aplaudies .

Les Homes peignent assés souvent leur  
 Caractère dans leurs dernières Volontés .  
 Mr. *Grynæus* , qui avoit véçû dans le Cé-  
 libat , sût disposer très judicieusement du

Bien

Bien qu'il alloit laisser. Il montra qu'il conoissoit les Droits du Sang, de l'Ami-  
tié, de la Reconoissance, & de la Béné-  
ficence Chrétienne, en satisfaisant aux uns  
& aux autres.

La Chaire vacante par sa mort a été  
remplie, sans Concurrent, par Mr. JA-  
QUES CHRISTOPHE BECK, Pro-  
fesseur en Histoire, & Licentié en Théo-  
logie. Cette Promotion a été universelle-  
ment approuvée, parce que l'on trouve  
en Mr. Beck toutes les Conoissances, l'a-  
plication, & la douceur qui forment un  
excellent Théologien.





# LETTRE

*De Mr. GARCIN, Docteur en Médecine,  
aux EDITEURS du Journal Helvétique,  
à l'occasion de quelques Remèdes nouveaux  
& expérimentés, qu'il a découverts  
dans ses Voïages des Indes.*

MESSIEURS,

UN Médecin qui voïage, même dans les Pais les plus éloignés, qui observe la Nature dans plusieurs de ses parties, dans ses Mouvements, dans ses Phénomènes, & qui saisit à la faveur du flambeau de la vraie Physique ce qu'il croit le moins connu, & en même tems le plus avantageux pour le progrès des Sciences, & en particulier pour celui de la Médecine; un tel Médecin, dis-je, ne peut qu'être très utile en plusieurs rencontres souvent fort embarrassantes.

Rien n'éclaire autant l'Esprit d'un Physicien, ou d'un Médecin Observateur, que les Voïages qu'il fait lui même, sur tout s'il parcourt les trois grandes Zones de la Terre, les plus habitées. Il apprend à co-

R

noître

noître par ses propres yeux les propriétés de chaque Climat ; la différente nature de l'Air ; les qualités diversifiées des Terres & des Fossiles ; le nombre prodigieux de Genres & d'Espèces de Plantes & d'Animaux ; & enfin la variété de la Couleur, du Temperament, & des Habitudes des Homes.

Il a le plaisir en observant toutes ces choses d'étendre ses lumières ; de rechercher les causes qui produisent des effets si différens dans les Climats éloignés les uns des autres ; d'en découvrir les vraies sources, qui ne sont que les différens degrés des déclinaisons du Soleil, lesquels, quoi qu'ils nous paroissent tels, dépendent entièrement du cours & du tournoïement de la Terre sur son Orbe. Il reconoit facilement par l'étude qu'il en fait, que les Phénomènes qu'il reconte par tout & en grand nombre, sont produits par les différentes vitesses de la Matière mise en mouvement, causées par le plus ou le moins d'activité de la Lumière qui émane de cet Astre, laquelle produit aussi à son tour la chaleur, tant dans l'Atmosphère que dans la Terre que nous habitons.

C'est par cette Etude, que l'on a occasion de faire dans les Voïages de long cours, qu'il admire en détail, les utilités de ces mêmes Phénomènes, tels que sont par exemple,

ple ; le Flux & Reflux de la Mer ; le Changement de lit que celle ci fait insensiblement pendant le cours nombreux de plusieurs Siècles , en gagnant sur les parties de la Terre d'un côté , tandis qu'elle les abandonne de l'autre , come divers Vestiges le démontrent par tout aux yeux de ceux qui y font atention ; les mouvemens circulaires des Eaux , & des parties de l'Air autour du Globe ; la diversité des Vents tant dans leurs forces , que dans leur direction , soit dans les Parages où ils soufflent régulièrement , soit dans ceux où ils sont toujours variables ; la formation des Montagnes dans le fond des Mers , si peu conüe encore des Physiciens , qui l'attribuent pour la plûpart au Déluge universel , mais que les Voiages font voir autrement aux yeux les plus attentifs ; les transports de la Terre & du Sable dans les Mers par le Cours des Fleuves ou des Rivières , qui sont plus grands & plus fréquents qu'on ne s'imagine même dans la Physique d'aujourd'hui ; & qui donent lieu à la formation des Montagnes dont je viens de parler ; les Eruptions des Feux souterrains , qui sont peut-être aussi fréquentes dans les fonds de l'Océan que sur la Terre , & qui contribuent beaucoup aussi aux Changemens de la surface de nôtre Globe ; la Génération

admirable de diverses Productions marines, qui se fait dans le fond des Mers, & qui n'est pas moins nombreuse que celle qui se fait au milieu des Terres. Enfin il voit plus en détail & avec plus de précision, toutes les parties de l'Air, de la Terre & de l'Eau dont les mouvemens produisent d'autres Phénomènes plus particuliers, relatifs aux Plantes, aux Animaux & aux Hommes. C'est en un mot à la faveur des grands Voiages & de l'Expérience Physique qu'on peut découvrir tant de Merveilles de la Puissance infinie de Dieu; Merveilles bien plus frappantes pour ceux qui connoissent la Terre, & qui font une Etude particulière de la Physique & de l'Histoire naturelle. La Geographie, la Physique, & les Voiages sont donc trois grands moyens propres à éclairer l'Esprit de l'Homme & à le porter à rendre ses Homages & ses Adorations, à l'Auteur de la Nature; à mesure qu'il admire, avec plus de lumière, sa Sagesse & sa Bonté.

Ces moyens si avantageux à la Religion, sont aussi très favorables à la Médecine. C'est par leur secours, qu'on apprend à connoître les différentes Maladies, suivant la variété des Climats, leurs différentes Causes, & les Règles que les diverses Nations ont trouvées pour s'en délivrer & rétablir leur

Sau-

Santé. Rien enfin ne fait mieux ouvrir les yeux à un Médecin, rien ne lui fait faire plus de Réflexions sur son Art, que les Exemples & les Observations qui se font dans ces différens lieux de la Terre, & qui regardent l'état varié des Homes, leur Tempéramment, leur manière de vivre, leur Santé & leurs Maladies.

La diversité de toutes ces choses, & de tant d'autres dépendent, come je l'ai déjà dit, des différentes Latitudes du Globe; des Déclinaisons du Soleil; des Mœurs; des Coutumes & des Maximes de chaque Nation. Toutes ces différences bien observées, & jointes à la Pratique, instruisent & forment beaucoup mieux l'Esprit d'un Médecin Phisicien, que ne peuvent faire certaines Ecoles qui sont encore imbues des Systèmes qui renferment en bonne partie de fausses Méthodes, fondées sur de mauvais préjugés. C'est ce qui occasionne autant de mauvais succès dans l'Art de traiter les Maladies qu'il y en avoit autrefois; quoi qu'il soit très vrai, qu'on est aujourd'hui infiniment plus éclairé dans l'Anatomie & dans la Phisique.

Avec ces deux grands Flambeaux de la Médecine, qui servent à faire conoître le Corps humain, on a le malheur de rencontrer beaucoup de Praticiens, qui s'écartent

tent des principes les plus simples, les plus clairs, & les plus assurés, pour en embrasser d'autres, qui sont plus composés, plus obscurs, & plus incertains,

Les Anciens, il faut leur rendre Justice, ont très bien observé les vraies Sources des Causes des Maladies, & en ont fixé le véritable nombre, que les habiles Médecins modernes ont très bien reçu. On sait qu'ils les ont réduites à celui de six, qu'ils ont nommé les six choses non naturelles, & qu'elles constituent la partie de la Médecine nommée l'*Hygiène*. Mais il est étonnant de voir dans nôtre Siècle, où la Physique est la plus éclairée, que la plupart de ceux qui exercent cet Art, négligent si fort de rechercher dans ces mêmes Sources les véritables Causes des Maladies, je veux dire les primitives. Comment prétendent-ils d'y réussir, sans remonter aux premières Causes? Ne faut il pas les connoître pour les empêcher de produire leurs mauvais effets? Combien y a t'il de gens qui se mêlent de la Médecine, qui prennent des Effets pour des Causes, sans remonter plus haut? Ils ne parlent que d'Acide, & d'Alcali, de Sang épais, salé, scorbutique, pleurétique, d'humeurs pourries & croupissantes; de Lympe épaissie &c. come uniques Causes des Maladies. Ils tirent de là  
leurs

leurs Indications pour se conduire dans la Cure, selon leurs prétendues Règles. Ils disent à leurs Malades qu'il faut travailler à purifier le Sang, à l'adoucir, à détruire les Acides, à corriger les Alcalis, à dissoudre la Lymphes, à déobstruer les Viscères &c; & ils comencent par les Remèdes généraux pour diminuer la plénitude. Mais toutes ces dispositions d'humeurs, ces différentes qualités du Sang & de la Lymphes, ne sont elles pas d'un côté les effets des mauvaises digestions, ou des dérangemens d'Estomac, & de l'autre des mauvaises dispositions de la Peau, par laquelle la vraie perspiration doit se faire? Ces deux parties du Corps, l'une qui sert à la digestion, & l'autre à l'excrétion, étant mal disposées sont certainement les deux Sources générales de toutes nos Maladies: Sources qui dérivent toujours des autres plus antérieures, qui sont les six primitives, que j'ai dit avoir été observées par les Anciens.

Si au contraire ces deux mêmes parties, l'Estomac, & la Peau, se trouvent bien rétablies, bien disposées par nos soins dans le Régime, suivant les Règles qu'elles demandent, & qu'un bon Physicien exercé sur l'Oeconomie Animale peut procurer, on peut compter que toute Maladie qui est de nature curable, se guérira seule, dou-

cement, & avec le tems convenable à sa nature, par les seules fonctions naturelles du Corps, qui tendent toujours à se rétablir, pour peu qu'on tâche de les seconder dans leurs besoins: La Maladie se guérira de cette manière beaucoup mieux, & plus sûrement que par tant de Remèdes dont on acable les Malades, qui souvent, dérangent encore plus l'Estomac, qu'il ne l'étoit auparavant.

Mais supposons par exemple, qu'on soit venu à bout de corriger le mauvais état du Sang & des autres Humeurs, les premières causes qui l'ont produit, subsistant toujours, sans qu'on se mette en peine de les rechercher ou de les conoitre, ne doivent elles pas reproduire come auparavant ce même mauvais état du Sang & par conséquent les mêmes Maux qui en dérivent? Cela doit d'autant plus arriver que les parties solides du Corps, habituées par le tems à recevoir les impressions mal faisantes de ces Causes, s'y trouvent encore disposées. Car on ne doit pas ignorer que les Solides prennent différentes habitudes, suivant que leurs mouvemens se trouvent changés ou altérés par les impressions longues & réitérées des Causes qui leur étoient d'abord étrangères. On ne doit pas ignorer non plus, qu'il ne faille du tems pour  
étacer

éfacer en elles, les longues habitudes contre nature auxquelles les mauvaises Causes les ont assujeties; & que deplus, ces Causes ne doivent être entièrement détruites pour réussir à rectifier ces habitudes, ou les faux mouvemens des solides qui en viennent. Il y auroit bien des choses curieuses à dire sur les habitudes bones ou mauvaises des Solides du Corps, si c'étoit icl le lieu de le faire; j'ignore si on y a jamais bien pensé.

Ces considerations sont peu conües, du moins dans la pratique, chés des Médecins d'un certain Ordre, & il ne faut pas s'étonner de ce qu'ils réussissent si peu dans la plûpart des Cures. Outre cela il y a bien peu de Gens dans l'Art de guérir, qui pensent que les parties fibreuses du Genre nerveux, jointes aux Esprits animaux qu'elles renferment, soient presque toujours celles qui servent de siège ou de foier aux Maladies. Ils croient plutôt que les Humeurs ou le Sang, renferment les Causes ou la Maladie même. J'avoüe pourtant que les Humeurs mal constituées augmentent les désordres qui viennent de la Maladie: Mais ce n'est que par des loix de la réaction de leur part, qui indisposent, par surcroit, ces mêmes parties fibreuses. Il y a alors une double Cause, dont l'une dépend de l'autre

&

& dont les effets deviennent réciproques ; c'est à quoi il faut faire attention & prendre garde que les premières Causes qui viennent de dehors, produisent plus leurs effets, soit en bien, soit en mal par la voie du Genre nerveux & de leurs Esprits presque insensibles à nos sens, que par celle des fluides sensibles, come il me seroit aisé de le démontrer. C'est donc aux premières sources des Causes qu'il faut principalement avoir égard, pour reussir à la guérison des Maladies curables, sur tout des Chroniques.

Ces Maladies qui deviennent souvent incurables par la négligence, ou par quelque fausse méthode de les traiter, sont presque toutes guérissables dans leur commencement, pourvû qu'on reconnoisse bien, come je dis, leurs premières Causes, & qu'on sache ce qu'il faut faire pour les détourner, & pour éviter dans la suite leurs atteintes. Combien de Malades ne sont ils pas périés, & ne périssent ils pas tous les jours, faute de comprendre & de saisir les bones Règles qui doivent nous conduire à ce but ?

Si on avoit suivi la véritable route depuis que la Physique ou la Nature est devenue plus connue, la Médecine si nécessaire dans le Monde, auroit été plus honorée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Qu'il est déplorable  
de.

de voir qu'on la méprise maintenant plus que jamais, & que des Esprits même très éclairés la croient fort incertaine ! Elle l'est, il est vrai, par la route qu'on a tenue, en ne suivant que des Hypothèses & des faux Systèmes. Le Siècle passé a eu le malheur d'avoir de grands Génies, qui ont crû d'avoir trouvé par leur recherches, la vraie route de la Vérité, dans la Physique & dans la Médecine : Ils en ont imposé par la force de leur Esprit & la beauté de la Méthode qui règne dans leur Doctrine, dont ils ont donné de grands Ouvrages. C'est ce qui a fait que le reste des Médecins les ont suivi en foule, conformément aux préjugés de leur tems. Mais come ils ont donné dans de faux principes, & que leur Méthode dans la Pratique a eu peu de succès, c'est-ce qui a donné lieu d'autant plus au mépris de la Médecine. Du nombre de ces grands Génies ont été *les Taskenius*, les *Sylvius*, les *Willis*, les *Ettmullers* &c.

Il faut espérer nonobstant ces grands obstacles, que dans quelqu'autre Siècle, & même peu éloigné du nôtre, il s'éleva en faveur du Public & de la Médecine, des Génies plus heureux, qui après avoir profité de nos Lumières & de nos Observations, dévoileront mieux les Vérités de  
l'Art

l'Art, qui restent encore cachées, & ouvriront enfin, à la faveur d'une plus grande clarté, la vraie route, pour faire plus de chemin dans la Pratique. Nous avons eu depuis peu de grands Hommes, qui ont travaillé avec grand soin & fort heureusement pour nous aprocher de cette Route. Les principaux sont Mrs. *Frederic Hoffmann*, *Stahl*, *Boerhaave*, *Hecquet*, &c. Les nouvelles Lumières qu'ils ont répandue dans la Médecine, feront aller loin dans peu de tems, ceux qui auront des Talens pour cet Art. Je suis assuré qu'on ne pourra jamais y faire de grands progrès, qu'en s'appliquant à conoitre la nature des premières Causes, suivant chaque Temperament, chaque Age, & chaque Genre de vie, afin de pouvoir les corriger, & les détourner jusques dans leurs Sources. Pour en venir là, il faut avoir fait entre plusieurs, (car un seul ne peut pas tout faire) & avec des yeux phisiques, un nombre infini d'Observations qui nous manquent encore, & sur lesquelles on puisse se fonder pour établir de bones Régles, qui fassent le Corps d'une Doctrinè méthodique. On y travaille, & en attendant que les grands Maitres en indiquent les Elémens, je toucherai ici légèrement ce qui regarde les deux Sources immédiates de Maladies, dont

j'ai

J'ai déjà parlé, & qui procèdent des six autres plus éloignées ou plus générales des Anciens. Ce que j'en ferai est uniquement pour faire comprendre les propriétés & les usages de quelque Remèdes nouveaux des Indes, très expérimentés, que je me propose, pour déterer aux Sollicitations de mes Amis, de faire distribuer dans le Public, en faveur de ceux qui pourront en avoir besoin.

J'ai eû occasion de voïager comodément pendant 16. Années en Espagne, en Portugal & en Flandres, étant au Service des Etats Généraux des Provinces Unies; & j'y ai continuellement exercé dans leurs Troupes, avant & après la Paix d'Utrecht, la Medecine & la Chirurgie avec agrément, en y ocupant les principaux Postes, de ma Profession. J'ai aussi été pendant 9. autres Années, c'est-à-dire, dès l'Année 1720. jusqu'en 1729. sur les Vaissaux de leur incomparable Campagne dans les Indes Orientales. C'est ce qui m'a fourni la facilité de faire plusieurs Observations sur l'Histoire Naturelle, la Phisique & la Médecine, en m'atachant spécialement à tout ce qui pouvoit me perfectioner dans la Pratique de cette dernière. Et come tous les Homes sont apellés à contribuer autant qu'il depend d'eux au bien de la Societé, je me ferai un devoir de lui être utile, tant

tant par mes Observations, que par les Remèdes que j'ai découverts. Peu de gens pensent aux deux principales Sources des Maladies, qui sont come je l'ai déjà dit, les mauvaises dispositions tant manifestes que cachées de l'Estomac & de la Peau, deux parties essentielles du Corps, par où les Alimens entrent & sortent sous deux formes, l'une visible & l'autre invisible.

L'Estomac est un Viscère, come on sait, qui reçoit & prépare les Alimens que nous prenons tous les jours, qui les divise & les modifie, pour rendre leurs particules propres à nourrir & à reparer la perte que nous faisons continuellement de celles qui composent toutes les parties du Corps. Ce premier de tous les Viscères est une pièce merveilleuse de l'Oeconomie Animale, qui fabrique mécaniquement & très finement la nourriture, en la changeant en Matière chileuse, par des suc qui sortent de ses glandes, & par les mouvemens variés de ses fibres nerveuses, dont le Mécanisme demeure encore inconnu aux plus subtils Anatomistes, & il est bien à craindre qu'on ne parvienne jamais à les conoitre que très imparfaitement. C'est pourtant de leurs différentes manières d'agir & de se mouvoir, come aussi de leur différente tension, que dépendent les diverses formes de particules qu'elles pré-

préparent & qui sont destinées à la composition des fluides & à la nutrition des Solides. Les différentes dispositions du Corps, bones ou mauvaises, qui le rendent sain ou malade, dependent aussi de la forme bien ou mal conditionnée de ces particules.

Mais remontons plus haut, pour remarquer que les différentes manières d'agir de ce Viscère, par les sucs & par les fibres qui composent sa tiffure, dépendent primitive-ment, suivant les différents tems, des différentes dispositions de l'Esprit & des mouvemens des Passions qui influent sur cet organe de la digestion, & y produisent des effets divers, proportionés à leurs forces & à leur nombre. Il en est de même des Alimens, dont on use. Leurs impressions sur les fibres & sur les glandes stomachiques, produisent des effets plus ou moins avantageux, ou plus ou moins nuisibles, suivant la convenance ou la disconvenance de leurs qualités, par raport au temperament de chaque personne, proportionément au tems qu'il en use & à la quantité qu'il en prend. Ces effets deviennent des Causes secondaires, qui en produisent d'autres dans le reste du Corps. Ils se manifestent peu à peu, ou plus ou moins vite, suivant les diverses circonstances qui les accompagnent.

On pourra m'objecter qu'il est difficile de remonter à ces Sources & de pouvoir distinguer les premières & les véritables Causes d'une Maladie, parmi une infinité d'autres avec lesquelles elles se trouvent combinées, ou confondues, & que par conséquent on pourra souvent se tromper, puis que c'est cette même difficulté qui oblige plusieurs Praticiens d'aujourd'hui, de se borner aux Causes prochaines des Maladies.

Ces Causes ne sont pas si difficiles à découvrir que l'on pense. On y réussira pourvu qu'on les étudie long-tems par de fréquentes Observations, & qu'on tâche d'en connoître les Indices physiquement, & selon les Règles de l'Hygiène. Cette Méthode est longue à la vérité, mais elle est bien plus sûre pour tirer les Malades d'affaire, dans les cas curables, & elle fait bien plus d'honneur au Médecin qui s'y applique.

Mais come une bone partie des mauvaises dispositions, obscures ou manifestes de l'Estomac & de la Peau peuvent être corrigées en plusieurs rencontres, sans avoir exactement égard aux autres Causes qui les ont produites, & que d'ailleurs cette recherche est trop obscure & difficile pour bien des Gens, mon dessein est de travailler aux Remèdes dont j'ai parlé & qui seront très propres pour cela. Ceux qui  
regar-

regardent l'Estomac, & qui précéderont les autres, sont d'une qualité efficace pour corriger les indispositions des premières voies de la Chilification, lesquelles causent des digestions imparfaites ou altérées, qui sont naitre d'autres indispositions plus sensibles dans le reste du Corps, ou dans quelques unes de ses parties: Ces Indispositions ou ces Maladies, sont d'autant plus difficiles à guérir que leur Source, souvent inconüe & cachée dans l'Estomac, continue à en fournir la Cause.

Les fausses digestions, qu'on ne reconoit qu'assés rarement, ou imparfaitement, parce qu'elles sont le plus souvent cachées ou insensibles, sont d'une infinité de sortes. Les plus ordinaires, & qui sont aussi les plus obscures, ont cependant leurs véritables indices; ce sont les pesanteurs du Corps, les lassitudes, le peu de courage d'agir, les pâles couleurs, quelques fois de petits frissons, & des diminutions d'appétit. Voilà les principaux indices. Soit qu'il en paroisse un ou plusieurs, & dans un degré de force, plus ou moins grand, ils sont toujours proportionés à la nature, & à la durée de l'indigestion. Ces indices qui sont proprement les Symptomes ou les étets du mauvais état de l'Estomac, sont produits par les mauvaises qualités du Chyle & du

S

Sang,

Sang, qui sont les effets d'une imparfaite modification de ces deux fluides du Corps, laquelle à son tour procède des fausses digestions dont je viens de parler. C'est à de tels enchainemens de Causes qu'on doit attribuer la plûpart des Maladies.

On a acoutumé de regarder les Symptomes, ou indices dont je viens de faire mention, comme procédant de la plénitude des Vaisseaux. La plénitude vient bien à la vérité de la nature épaisse des fluides qui composent le Sang: Ce qui fait que la perspiration, ou l'excrétion insensible des particules inutiles par la Peau du Corps s'opère mal; & c'est d'où dependent les effpèces de frissons que des Malades y ressentent. Mais cette plénitude est véritablement un effet de la Cause qui existe dans l'Estomac. C'est cette Cause qui doit être incessamment corrigée; & c'est à quoi on doit s'atacher plûtôt que de se porter uniquement à évacuer par des Saignées & des Purgations, come on fait ordinairement, & qui ne soulagent que pour un tems, à moins qu'elles ne dissipassent la vraie Cause dont je parle; ce qui arrive rarement. Je ne suis point cependant contraire à la pratique des évacuations, je les approuve lors que la nécessité le demande, & qu'on les fait à propos, & sans risque.

La vraie Méthode donc, de guérir dans les comencemens bien des Maladies, qui sont d'une nature à devenir Chroniques, ou de longue durée, & de prévenir les mauvaises suites qui naissent des Obstructions dans les Viscères, c'est de corriger de bonne heure les vices des premières voies, qui causent toujours de fausses digestions; c'est de faire renaître les bones dispositions de l'Estomac, ou l'état naturel des Organes de la digestion. En y travaillant on reconnoitra les progrès de leur rétablissement, par celui de l'appétit, de la bone couleur du Visage, de la vivacité des Yeux, de la légèreté du Corps, & de la gaieté.

Les Remèdes que je me propose de faire distribuër produiront ces heureux éfets, si on en fait usage dans les cas convenables, come je l'indiquerai dans la suite. Je les tiens la plus grande partie des plus habiles Médecins Indiens, par le crédit & l'autorité des Gouverneurs & des Directeurs de la Compagnie Hollandoise dans les Indes. Ils sont d'une nature douce & bienfaisante, & de véritables restauratifs de la digestion dérangée, pourvû que son dérangement ne soit pas un Simptome d'une autre Maladie, mais que sa Cause soit uniquement née dans le sein de l'Estomac. C'est ce que l'expérience que j'en ai faite en différens

Climats depuis passé 20. Ans, m'a fait conoitre.

On fait par l'Histoire & les Relations, que les *Brachmanes*, qui sont les Prêtres des Gentils du Malabar, sont d'excellens Médecins, & qu'ils ont un talent singulier pour découvrir par l'expérience les meilleurs Remèdes, que la nature de leur País fécond en Plantes & en Aromates, puisse leur présenter. La Médecine est héréditaire dans leur Secte, aussi bien que le Sacerdoce dans leurs Familles: Ils s'apliquent également à guérir les maux du Corps, come ceux de l'Ame. Il est vrai qu'à l'égard de ceux ci, ils en ignorent les vrais Remèdes, parce que les préjugés dans lesquels ils sont nés, sur leur fausse Religion, les aveuglent sur la vraie Médecine de l'Ame. Mais à l'égard de ceux du Corps, ils sont certainement bien versés dans l'Art de les guérir. Ils possèdent des Secrets depuis une grande Antiquité, & ils ont toujours soin de recueillir dans un grand Livre qui les contient tous, ceux dont le tems leur fait conoitre le mérite. Ils nomment ce livre *Manhaningatnam* & ils le regardent come très précieux.

C'est d'eux, que les Médecins Arabes, tant anciens que modernes, ont tiré les meilleurs Remèdes que l'on trouve encore parmi leurs Nations. La Navigation & le

Comerce qui avoient fleuri dans les Ports de l'Arabie heureuse, pendant un grand nombre de Siècles, avant que les Portugais le leur eussent enlevé par la route qu'ils découvrirent en doublant le Cap de Bonne Espérance, les avoient favorisés de la découverte de ces Remèdes, aussi bien que de celle qu'ils firent très anciennement des riches Marchandises des Indes, come des Drogues, des Aromates, de l'Or, & des Pierres précieuses, lesquelles ils firent passer constamment aux Anciens \* Tyriens, & ensuite aux Egiptiens, dont le Comerce est à la fin tombé par la venue des Portugais \*\*.

Outre ces Médecins Brachmanes, du Malabar, j'en ai fréquenté d'autres en Perse, en Arabie, à Suratte, au Roiaume de Bengale, à la Côte de Coromandel, à Malacca, & aux Isles de Ceïlan, de Sumatra, & de Java. Les Relations que j'ai eu l'honneur d'avoir avec l'Illustre Mr, Boerhaave, & sa Correspondance pendant mes longues courses, au sujet de la Pratique Médicinale des Indiens, & de la recherche des Plantes pour  
l'en-

\* Voyés le Proph. Ezechiel, Ch. XXVII. 22.

\*\* Voyez ce que j'en ai dit démonstrativement dans l'Addition à la Préface historique du Diction. de Comerce, dernière Edition de Genève.

l'enrichissement de la Botanique \*, m'ont beaucoup servi dans ces vûes là. Il eut la bonté de me pourvoir à mon départ de Lettres de recomandation pour Mr. *Zwaardcroon*, Gouverneur Général des Indes, qui résidoit à Batavia; pour Mr. *Rumpf* Gouverneur de l'Isle de Ceylan & de la Côte de Madure, & pour plusieurs autres Gouverneurs & Directeurs qui comandoient dans les autres parties des Indes. Ces recomandations me furent favorables, & me firent profiter avec plaisir de diverses occasions de voir pratiquer dans ces différents Lieux Maritimes de l'Asie, plusieurs habiles Médecins sur divers cas. J'ai observé leur Méthode & la nature de leurs Remèdes, quoi qu'ils eussent à la vérité bien de la peine à me les comuniquer; mais j'en avois l'obligation aux égards dûs à l'Autorité des Gouverneurs & Directeurs. J'ai observé que les Brachmanes de *Malabar*, & de *Bengale*, qu'on nomme aujourd'hui *Bramines*, & les Médecins Chinois de *Mallacca*, de *Sumatra*, & de *Java* y excelloient le plus. Les Européens qui y sont en grand nombre s'en servent très souvent, & sont

tc.

\* On peut voir le Tèmoignage que Mr. Boerhaave a rendu à Mr. Garcin, dans un Journal Littéraire de Hollande, intitulé, Lettres sérieuses & Bad. sur les Ouvrages des Savans, de l'Année 1730. Tome IV. page 446. & 447.

témoin des Cures surprenantes qu'ils font, tant parmi les Naturels de leur País, que parmi les Etrangers qui y résident. C'est aussi ce que je leur ai vû faire avec beaucoup de satisfaction.

Tant d'Observations différentes que j'ai faites, sur leur Méthode, le plus souvent heureuse, m'a donné beaucoup d'ouverture dans l'Art de guérir. Ces Médecins Indiens, seroient les meilleurs Médecins du Monde, si avec leur Méthode & leurs bons Remèdes, ils avoient autant de connoissance dans l'Anatomie & dans la Physique qu'en ont ceux de l'Europe; mais c'est ce qui leur manque presque entièrement.

Les Remèdes restauratifs de l'Estomac, que je tiens d'eux, & que je me propose de faire distribuer actuellement, consistent, en Pilules, en Confection & en Liqueur. Je ferai conoitre dans la suite l'usage & les propriétés de ces Remèdes.

Je devrois parler encore de l'autre source de Maladies, que j'ai indiquée, savoir des mauvaises dispositions de la Peau du Corps, que les Européens négligent de reconoitre, plus que ne font les Indiens, quoi qu'elles soient les Causes de bien d'autres indispositions, qui se manifestent, & se tournent souvent en des Maladies graves, difficiles à guérir; mais je renvoie cet Article à une autrefois.

Je suis, &c.

L. Garcin D. M.



# E P I T R E

A Mr. D\*\*.

**D**Es Objets que je vois ici ,  
Tu me demandes la peinture ;  
Tu veux qu'à la même mesure ,  
Chaque Vers soit assujetti ;  
Mais coment tracer la figure ,  
De ces Monts dont la contexturé  
Ne se découvre qu'a demi ?  
Le Ciel leur sert de couverture ;  
A peine une triste Masure ,  
Nous offre t'elle un foible abri ;  
Là semble expirer la Nature ;  
Leur sommet , de Neige blanchi ,  
Est le séjour de la froidure ,  
Et se perd dans la Nue obscure ;  
D'affreux Torrens , par leur murmure ,  
Font peur au Voïageur transi ,  
Et s'engouffrent dans l'enfonçure.

Mais quelle aimable bigarure  
Montrent les Côteaux que voici !  
Sur un Lit de Fleurs , de Verdure ,  
Cette Eau serpente à l'avanture ;  
Mille Troupeaux sur sa bordure  
Trouvent , se jouant à l'envi ,  
Une agréable nourriture !  
Quel Amphithéâtre enrichi  
De tous les Dons de la Nature !  
De Pampres , de Festons rempli ,  
Par tout il offre la parure

Dont Bacchus l'avoit embéli,  
Et les graces de la culture !

Habitans de ce Lieu chéri,  
Que jamais la Discorde impure  
Ne trouble vôtre géniture ;  
Que jamais sa noire imposture,  
Ne vous soumette à sa merci :  
Regardés come un Ennemi  
Le Luxe , la Fraude , & l'Usure.  
Ha ! tant que vous vivrés ainsi,  
Vous ne serés point asservi,  
Et vous goûterés sans souci,  
La Prospérité la plus sûre !

Là coule un Lac , dont l'Onde pure  
Aux Poissons fournit la pâture ;  
Tantôt c'est un Miroir uni,  
Et tantôt , un afreux murmure,  
Fait trembler le plus enhardi,  
Et lui fait voir la Sépulture.  
Là cent Bâteaux & leur Armure,  
D'un gros Vent éprouvent l'injure ;  
Ou suivent lentement l'alûre,  
D'un Vent dont le soufle adouci,  
Sur l'Eau ne fait qu'une frisure ;  
Et d'une Flote en racourci,  
Ils nous retracent la peinture.

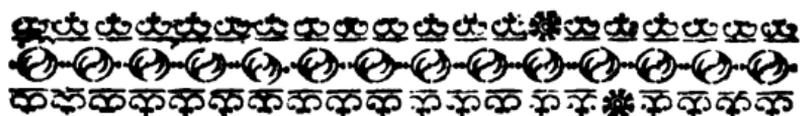
Mais je découvre la tournure  
De CLORIS , dont la chevelure  
Du Zéphir est à la merci.  
Des Fleurs composent sa Coëfure ;  
Et l'Amour d'un air attendri,  
Dépose à ses pieds son Armure.  
Les Graces font la fourniture  
Des beautés dont il est épris :  
Il vole à Venus la Ceinture ,

Et joieux de cette capture ,  
 Il en fait présent à Cloris ,  
 Pour un baiser qu'il a surpris.  
 Et le Fripon , d'un fier souris  
 Contre sa Mère fait gageure ,  
 Qu'il gagne beaucoup à ce prix.  
 Lors même qu'elle est sans parure ,  
 Qui la voit , l'aime sans mesure ,  
 Tout charme jusqu'à sa chaussure ,  
 Qu'on ne voit pourtant qu'à demi :  
 Du Cavalier le plus transi ,  
 Ses Apas chassent la froidure ;  
 Et l'Âme même la plus dure  
 Admire son port , sa figure.  
 Pour moi quelle heureuse Avanture ,  
 Si devenant son Favori ,  
 Dans ce Bosquet d'Amour chéri ,  
 J'osois lui faire l'ouverture ,  
 Des tourmens que mon Cœur endure ,  
 Et de sa mortelle blessure !  
 Dans une telle conjoncture ,  
 De vifs transports le Cœur saisi ,  
 Se laisse guider sans murmure  
 Au doux penchant de la Nature.  
 De la tendresse la plus pure.....  
 Mais déjà mon Esprit ravi  
 Goûte trop cette conjecture.  
 Un regard modeste , adouci ,  
 De cette aimable Créature  
 Mérite bien un grand merci.  
 J'aimerois mieux, je te le jure ,  
 Le Billet le plus racourci ,  
 Où je lirois sa signature ,  
 Que les Epîtres de Voiture ,  
 Ou que les Lettres de Buffi ,  
 Dont on nous vante la lecture.

Mais pourquoi te dire ceci ?  
 Irai-je Disciple étourdi  
 D'Anacreon ou d'Épîcure,  
 Sur l'Amour faire une Brochure ?  
 Pardone, Ami, je t'en conjure,  
 Si je fais une Bigarure.  
 Que je crains qu'on ne me censure,  
 Cher D \*.\* de t'écrire ainsi !  
 Un Rieur d'un ton radouci,  
 Peut me faire quelque piquure ;  
 Et je redoute sa morsure.  
 Mais un mot de ton Ecriture,  
 Venant de chez toi jusqu'ici,  
 Contre tous ses traits me rassure.  
 Je l'aimerois mieux, je te jure,  
 Qu'un beau Portrait en miniature,  
 Où les charmes d'Alcimadure  
 Seroient tracés en racourci.  
 Mais sans te mettre à la torture,  
 Tu peux bien avouer aussi,  
 Que tu troquerois tout ceci  
 Contre un Nœud de la Chevelure.

*Genève le 30. Septembre 1744.*





# LIVRES NOUVEAUX.

B A L E.

**O**N vient de réimprimer en cette Ville, chez les Héritiers de Jean Pistorius, un Ouvrage de Dévotion, intitulé: *Le Tableau de la Conduite du Chrétien, qui s'occupe sérieusement du soin de son Salut; avec les Caractères de l'Hypocrite & de l'Homme de Bien, & des Avis aux Incrédules &c.* Par Mr. ROQUES, Pasteur de l'Eglise Française. Il contient 312. Pages 8°. compris un Avis sur cette nouvelle Edition, la Préface & la Table.

L'Auteur, a revû son Ouvrage, pour le réformer à divers égards, come il le dit lui même, soit par des Corrections, soit par des Aditions nécessaires. Il a ajouté des Réflexions à quelques Articles, & fait diverses Aditions: Les principales de ces Aditions sont deux Articles nouveaux, qui regardent les *Conversations*, & les *Dessins que les Hommes forment*: Articles très essentiels, & sur lesquels on a besoin d'être bien dirigés. Cet excellent Ouvrage de Piété, qui renferme l'Examen qu'un Chrétien

tien

tien doit faire de sa Vie & de sa Conduite, dans toutes les parties des Devoirs qui lui sont imposés pour son bonheur, renferme des Conseils très instructifs, des Réflexions solides, des Méditations édifiantes, des Exhortations fortes, & des Prières ferventes, qui peuvent contribuer efficacement à former & nourrir dans les Cœurs, une Pieté solide, & à fortifier, inciter, & diriger utilement tous ceux qui sont assez sages, pour regarder le Salut come ce qu'il y a de plus important en cette Vie.

Ce Livre de Pieté étant déjà connu, nous nous contenterons de cette indication. Mais come il y a à la fin une *Exhortation Chrétienne adressée aux Séparatistes*, nous en donnerons un Précis succinct : Elle renferme 63. Pages 8°. & il y règne par tout cet Esprit de Charité, de Douceur & de Vérité, si propre à faire de salutaires impressions & à conserver l'Unité de l'Eglise.

L'Auteur comence par l'Éloge de la Pieté & du dessein de ceux qui s'y voient. Il dit à ceux à qui son Discours s'adresse : *Vous avez fait sagement de choisir le parti de la Pieté : c'est le parti le plus digne de l'Homme, qui vous élève jusques à l'imitation du Dieu de Gloire, qui vous rend soumis à sa Volonté, & qui vous ouvre les Portes des Tabernacles éternels. Que la Pieté donc, qui seule a les*  
*Pro-*

*Promesses de la Vie présente & de celle qui est à venir, fasse à jamais vos plus chères délices : Ob ! que bienheureux est l'Homme qui trouve la Sagesse &c. Proverbes III. 13. & suivans.*

Il enseigne ensuite à distinguer la solide & vraie Pieté de la Pieté aparente & fausse : La vraie Pieté est humble, paisible, douce, charitable : La Pieté fausse est accompagnée d'orgueil, de présomtion, d'opiniâtreté, & de l'Esprit de parti. Nôtre pieux Théologien dit à ceux à qui il parle : *Si c'est à la Pieté solide que vôtre Cœur s'est voilé, nous en bénissons Dieu avec vous ; nous vous félicitons sur cet heureux choix, & nous vous conjurons par les entrailles de la Miséricorde de Dieu, de demeurer fermes dans la Vocation dont Dieu vous a honorés &c.*

Il avoue après cela que la Corruption ne règne que trop dans le Monde ; il déplore ce grand mal, qui n'est cependant pas nouveau ; il dit qu'au milieu de cette Corruption, il y a pourtant des Gens de bien dans tous les Ordres de la Société ; & il parcourt les différens états. Lors qu'on parle de la Corruption, il observe qu'on doit éviter les exagérations, & que la Pieté ne veut pas que l'on prononce légèrement sur l'état de plusieurs personnes qui nous sont inconnues. Et puis que le Siècle est corrompu, il aprouve que l'on se sépare du  
Mon-

Monde; mais il done de justes idées de cette séparation : Elle ne consiste pas à rompre avec le Genre Humain, à abandonner le soin de ses Enfans, les devoirs de la Société, une Vocation légitime &c. Il faut rester dans le Monde, sans être du Monde; il faut demeurer au milieu de la Génération perverse, pour servir de Guide & de Flambeau à ceux qui souhaitent de sortir des Piéges du Démon : L'Homme de Bien doit être la Lumière du Monde & le Sel de la Terre : Dieu a créé les Homes pour vivre en Société, pour s'ocuper de la Gloire de leur Créateur, de leur bonheur mutuel & de leur propre sanctification. Nôtre Savant Moraliste fait consister cette séparation, à *ne pas vivre familièrement avec les Dérégés; à fuir les mauvaises Actions que comettent les Esclaves du Siècle & de la Convoitise; à montrer par une bone conduite ses Oeuvres en douceur de Sagesse.* C'est là, dit-il, le Vrai' Séparatisme, & le seul qui soit permis.

Mr. Roques prouve ensuite par plusieurs raisons également fortes & décisives, que l'on ne peut se séparer des Saintes Assemblées, ni se dispenser de rendre à Dieu un Culte public & de participer au St. Sacrement de l'Eucharistie.

Il propose après cela des Conseils très salu-

salutaires à ceux à qui il s'adresse : 1°. D'éviter avec soin les Jugemens téméraires : 2°. De ne pas croire à tout Esprit, ou à tout Docteur : 3°. D'éviter la présomption de ceux qui se croient inspirés : 4°. De se tenir en garde contre l'Orgueil : 5°. De se défier de soi même & de ses lumières. 6°. De fuir l'Esprit de singularité & de minucie.

Il passe à diverses Observations sur les Assemblées des Séparatistes. 1°. Elles ne sont pas nécessaires, puis que les Chrétiens ont leurs Temples, leurs Pasteurs, & qu'ils peuvent tous les jours se nourrir publiquement de la Mane salutaire. 2°. Sans vouloir scruter les Cœurs, il est à craindre que la Vanité, le desir de se distinguer par un extérieur frappant, ne soient les guides de plusieurs de ceux qui se rendent dans ces Assemblées, & sur tout des Docteurs qui y président ou qui y parlent. 3°. On court risque d'y prendre des sentimens peu raisonnables, & à cette occasion il parcourt quelques Erreurs que l'on trouve dans la Doctrine des Frères Moraves. 4°. Ces Assemblées produisent une espèce de Schisme dans l'Eglise & rompent la Fraternité & l'Union Chrétienne; elles divisent les Familles; elles inspirent un Esprit de suffisance & d'opiniatreté &c.

L'Auteur prie les Séparatistes de lire dans

un Esprit de Charité les Réflexions qu'il leur présente : „ Celui qui vous les offre, „ *leur dit il*, est vôtre Frère en J. C. un „ Frère qui vous aime, qui se réjouit du „ dessein que vous avez formé de travail- „ ler sérieusement à vôtre Salut, & qui „ souhaite que vous évitiés jusques à la „ moindre illusion. „ Il finit par ce beau Vœu : „ Le Dieu de Paix & de Charité, „ le Dieu de Pureté & de Lumière, veuille „ avoir pitié de son Eglise, affermir ceux „ qui ont pris le parti de la Vertu, éclair- „ rer & ramener ceux qui sont dans l'Er- „ reur, ou qui se plongent dans le Crime ! „ Qu'il daigne, ce Dieu de Sainteté & de „ Paix, inspirer aux Magistrats & aux „ Sujets, aux Pasteurs & aux Troupeaux, „ un desir ardent de faire régner la Paix „ & la Pieté, jusques à ce que nous soïons „ recueillis dans le Séjour où nous ne co- „ noissons plus les choses en partie ; mais „ où Dieu nous manifestera ses Secrets à „ découvert, & où il nous mettra éga- „ lement à l'abri & du Vice & de l'Er- „ reur !

**I**L vient de sortir de l'Imprimerie du Sr. Jean Rodolph Im-Hoff un Projet & des Echantillons d'un Ouvrage, qui renferme des *Eclaircissemens* & des *Réflexions sur les Quatre* Evan-

## 290 JOURNAL HELVÉTIQUE

*Evangelies & les Actes des Apôtres, par M. BARNAUD, Pasteur à la Tour, que l'on offre par Souscription. Il sera imprimé comme l'Echantillon, en beaux Caractères, & sur Papier blanc, colé. On paiera par Alphabet Cinq Bons Batz, & en souscrivant 15. Bons Batz ou 1. Florin d'Allemagne. Les Souscriptions seront ouvertes jusques à la fin de l'Année courante, chez les principaux Libraires. L'Ouvrage entier pourra faire quatre Volumes in 4to.*

L'Echantillon, qui est de 80. Pages; ne regarde pas seulement l'impression qui est très belle; mais après un Avertissement, qui rend raison du dessein de l'Auteur, on trouve 72. Pages de l'Ouvrage même; qui font conoitre coment il sera dirigé, & quelle est la nature des Eclaircissemens & des Réflexions dont on veut faire part au Public: Les Exemples que l'on donne dans cette Brochure des Eclaircissemens & des Réflexions sont tirés de quelques Chap. des quatre Evangelistes & des Actes des Apôtres.

L'Auteur dit dans l'Avertissement, que cet Ouvrage est principalement destiné à l'usage des Familles, & de tous ceux qui ne sont pas Théologiens de Profession, de quelque Comunion qu'ils puissent être; mais qu'il ne laissera pas; d'être utile aussi à  
ceux

ceux qui se destinent à instruire les autres, puis qu'ils n'auront qu'à développer & mettre en œuvre ces Eclaircissemens & ces Réflexions dans les occasions.

Voici le Plan que nôtre Savant & zélé Théologien s'est formé. Il prend un certain nombre de Versets, qui forment ensemble un sens complet; & il donne sur ces Versets, dans un petit Discours lié & suivi, tous les Eclaircissemens qui peuvent être nécessaires ou utiles au comun des Chrétiens: Ces Eclaircissemens sont suivis de Réflexions où l'on indique les Usages de Doctrine & de Morale qui résultent de cette Lecture. L'Auteur déclare, par rapport aux Eclaircissemens, qu'il s'est aidé des Interprètes, qui passent comunément pour les plus Savans & les plus judicieux; *Erasme*, par exemple, *Grotius*, *Hammond*, *Whitby*, *M. Le Clerc*, *Dom Calmet*, le Docteur *Samuel Clarcke*, *Mrs. de Beausobre* & *Lenfant*, le Docteur *Doddridge*, *Mr. Lardner*, & quelques autres. Sur les Chapitres V. VI. & VII. de St. Matthieu, il donne la substance des Leçons du célèbre *M. Jean Alphonse Turretin*. Et pour les Réflexions, il dit qu'il a consulté l'excellent Ouvrage de l'Illustre *M. Ostervald*, & celui d'un Savant Théologien Anglois, nommé *Mr. Burkitt*. Il a aussi mis à profit, dit-il, quelques Réflexions du Père

*Quesnel*, lors qu'elles lui ont parû simples, naturelles, & solides, & tirées à propos du sujet.

On nous apprend qu'on s'y est abstenu de combattre formellement aucun des Dogmes particuliers à quelqu'une des Sociétés Chrétiennes. On s'est contenté d'y exposer d'une manière simple & populaire la Doctrine & la Morale Chrétienne, telle qu'on la trouve dans les Ecrits sacrez, & dégagée de tant de spéculations vaines & frivoles, dont on ne l'a malheureusement que trop embarrassée, ou plutôt défigurée. Sur tout on a eu soin de faire remarquer coment tout ce que l'Evangile nous enseigne ou nous prescrit, n'a pour but que de sanctifier l'Home, & en le sanctifiant, de le rendre heureux, autant qu'il peut l'être dans ce Monde, & infiniment heureux dans l'autre. Il avertit qu'on ne trouvera dans cet Ouvrage aucune Remarque de pure Critique, rien de scientifique, ni de recherché, n'ayant pensé qu'à être clair, simple, populaire, édifiant, en ne disant rien que d'utile, en n'omettant rien de nécessaire, & en rapportant tout à la Pratique.

Pour mieux faire comprendre la nature de cet Ouvrage, nous allons donner un Exemple des Eclaircissemens & Réflexions de M. *Barnaud* sur le Chap. II. de St. Luc, qui

qui embrassent les 7. premiers Versets ; mais nous nous bornerons pour les Eclaircissements au 1er Verset, & à une partie du 2me.

ECLAIRCISSEMENTS.

1. **E**N *ce tems là*, c'est à-dire dans le tems auquel le Messie devoit naître, & dont l'Evangile vient de parler, *on publia un Edit de la part de CESAR AUGUSTE*, Empereur des Romains, *pour faire un Dénombrement des Habitans de toute la Terre*, c'est à dire, des Listes exactes de tous les Habitans de l'Empire Romain & des Etats qui en dépendoient, pour avoir un état de leurs forces & des secours qu'ils pourroient fournir dans le besoin. C'est ce qui fût cause que l'on fit un Dénombrement des Habitans de la Judée, quoi qu'alors elle ne fût pas tributaire des Romains, come elle l'avoit été du tems de Pompée; l'Empereur en aiant doné le Roiaume à *Hérode* surnommé le *Grand*, à qui seul elle paioit Tribut dans le tems dont il s'agit ici...

2. St. Luc ajoute, que *ce Dénombrement se fit avant que Quirinus fût Gouverneur de Syrie*. Car c'est ainsi qu'il faut traduire, come l'ont reconu & prouvé d'habiles Critiques\* & non pas come porte l'ancienne Version....

RE-

\* Mr. Perizonius, De Angustea Orbis Terrarum descriptione. En quoi il a été suivi par Mr. Le Clerc & par Mrs. Beausobre & Lenfant. Voyez aussi Dom Calmet sur cet endroit.

## REFLEXIONS.

„ \* **L'**Honneur de la Religion Chretienne  
 „ demandoit qu'elle nâquit dans un  
 „ Siècle fort éclairé, de peur qu'elle ne passât  
 „ pour un éfet de la Crédulité, & qu'on  
 „ ne la rangeât parmi ces Fables qui croif-  
 „ sent à l'ombre de l'Ignorance. Or cha-  
 „ cun fait que le Siècle d'*Auguste* a été l'A-  
 „ ge d'or pour les Sciences. La Philoso-  
 „ phie & les Belles-Lettres avoient jetté.  
 „ alors une Lumière digne d'éclairer la  
 „ Naissance du Sauveur, & lui préparoit  
 „ les voïes, en aidant à dissiper les téné-  
 „ bres de la Superstition. 2. Entr'autres  
 „ circonstances qui favorisoient la venuë  
 „ du Sauveur, dans le tems qu'il a paru,  
 „ on peut bien compter la face politique  
 „ du Monde, telle qu'elle étoit alors.  
 „ Toute la Terre étant rangée sous la Loi  
 „ des Romains, & jouïssant d'une pleine  
 „ paix, cette conjoncture donoit aux Pré-  
 „ dicateurs de l'Evangile la facilité de par-  
 „ courir presque tout le Monde, sans être  
 „ arrêtez par les obstacles que la différen-  
 „ ce des Dominations, ou les troubles de  
 „ la Guerre, font ordinairement rencontrer.  
 „ St. *Paul* se servit utilement de sa qualité  
 „ de Citoïen Romain pour faire en sûreté  
 „ de longues courses. Les autres Apôtres  
 „ profitèrent aussi de la comunication qu'il

\* M. Vernet, De la Vérité de la Relig. Chret. Sec. II. Ch. I.

55 y avoit entre les Provinces les plus éloi-  
 gnées de l'Empire, pour faire de grands  
 voïages, soit en Orient, soit en Occi-  
 dent. On eût dit que la Providence, qui  
 dispose les affaires du Monde pour les  
 fins, n'avoit permis que tant de Nations  
 fussent soumises au joug de Rome, qu'a-  
 fin de les soumettre plus facilement à  
 celui de Jésus-Christ., 3. Faisons aten-  
 tion à ces paroles du Prophète *Michée* ;  
*Mais toi Béthlehem, &c.* Fondez sur une  
 telle Prophétie, les Docteurs Juifs étoient  
 persuadez que le Messie naîtroit dans cette  
 petite Ville. C'est donc pour les obliger à  
 le reconoitre, que la Providence conduisit  
 & ménagea les choses de telle façon que  
 le Seigneur JESUS, qui naturellement de-  
 voit naître à Nazareth, vint y prendre nais-  
 sance, & démontrer son origine, come  
*Fils de David.* C'est ainsi que DIEU fait  
 servir les Ordres ambitieux des Princes de  
 de la Terre à l'exécution de ses vûes & de  
 ses desseins. Humiliez vous donc ici, Grands  
 du Monde, & aprenez que souvent vous  
 vous donnez de grands mouvemens, & for-  
 mez de vastes projets, sans en savoir la rai-  
 son & la fin principale... 4. Que la vuë  
 de cette Etable où le Sauveur est né, de  
 cette Crèche où il a été couché, ne nous  
 fasse pas méconoitre celui qui étoit *le Fils*  
de

296 JOURNAL HELVETIQUE  
 de DIEU par excellence ; Que dis-je ? Ce-  
 lui qui étoit DIEU même *manifesté en chair*.  
 Car étant en forme de DIEU, il n'a pas  
 laissé de s'anéantir lui même en prenant la for-  
 me vile & abjecte de Serviteur. Aprenons  
 plutôt, par son exemple, à mépriser le faste  
 & les grandeurs de la Terre : Et bien qu'il  
 ait été scandale aux Juifs & folie aux Grecs,  
 souvenons nous pourtant qu'il n'en étoit pas  
 moins, come il l'est encore aujourd'hui, la  
 Puissance de DIEU, la Sagesse de DIEU.



## T A B L E.

<b>A</b> dition sur les Habits & sur la Mode.	196
Dialogue sur l'Immortalité de l'Ame.	215
Lettre de Mr. Cramer, Professeur de Ge- nève, sur la Pâque.	238
Histoire abrégée de la Vie de Mr. Grynaus, Professeur en Théologie à Bâle.	244
Lettre de M. Garcin sur la Médecine & sur quelques Remèdes nouveaux	257
Epître en Vers à M. D**.	280
Tableau de la Conduite du Chrétien &c.	284
Exhortation Chrétienne aux Séparatistes.	285
Eclaircissemens & Réflexions sur les 4. Evangelies & les Actes des Apôtres, par Mr. Barnaud.	289